

# LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS,  
DES ROMANS INÉDITS, DES POÈMES, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES  
ET DRAMATIQUES, DES VARIÉTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES  
ET DES ÉTUDES TOURISTIQUES

COSTA DU RELS

## LA HANTISE DE L'OR

— RÉCITS —

II

ILLUSTRATIONS D'ANDRÉ DEVAMBEZ

PARIS  
EDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »  
13, RUE SAINT-GEORGES, 13

Copyright by Costa du Rels, 1930.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

## LA VIE LITTÉRAIRE

### LA JUSTICE ET LE ROMAN

La réalité détient plus d'imprévu, certes, que ne pourrait nous en fournir toute l'imagination de tous les romanciers. Que de fois entendons-nous dire d'une chose arrivée : « On ne voudrait pas le croire, si c'était écrit. » Il est cependant des lieux où les vérités invraisemblables se présentent avec des garanties absolument officielles. Ce sont les greffes de justice. A fouiller dans la poudre des dossiers criminels, on découvre des personnages, des épisodes, des tableaux que l'on croirait sortis d'une invention démente. Ne soyons donc pas surpris qu'un groupe de romanciers tirent de cette inépuisable réserve documentaire des « vies » qu'ils n'ont même pas besoin de romancer. Cela fait des livres dont l'intérêt, très vif au début, ne se soutient pas toujours jusqu'à la dernière page. Question de technique. Les auteurs de ce genre un peu facile abusent trop aisément des dossiers. L'exposé, les motifs d'un beau crime, si je puis dire, sont, d'ordinaire, attrayants ou saisissants. Mais si l'on met toute l'instruction, tous les débats d'assises sous les yeux du lecteur, on fait peut-être trop de crédit à sa patience et à son attention. Ce défaut ou cet inconvénient ne nous apparaît point dans le livre que M. Pierre Bouchardon consacre aux *Procès burlesques* (1). L'auteur, dont nous avons dit plusieurs fois l'extrême habileté, nous offre, en un seul volume, quatre histoires de justice et des histoires habilement choisies.

L'une, bien connue, méritait cependant de nous être répétée. Le « Collectionneur ingénu » rappelé à notre mémoire par M. Bouchardon fut ce pauvre M. Michel Chasles, de l'Institut, à qui le faussaire Vrain-Lucas vendit la plus ahurissante collection d'écrits « introuvables » et qu'Alphonse Daudet immortalisa dans son *Immortel*.

Le témoignage tardivement éclairé que M. Chasles dut porter en correctionnelle contre ce Vrain-Lucas fut pour le vénérable académicien une accablante pénitence. Ajoutons que M. Chasles eut la chance de mourir avant la publication du livre de Daudet.

\* \* \*

Avec malice, M. Bouchardon réveille une autre affaire, également effarante, celle-ci, mais d'une autre façon et dont il a trouvé le récit dans la très honorable et très austère *Gazette des tribunaux*.

En l'an 1707, M. de la Faille, président à mortier au parlement de Paris, concentrait toutes ses tendresses sur la tête de sa fille unique Clémence, « assez riche pour être épousée sans beauté et assez jolie pour être épousée sans fortune ». Un officier de belle mine, le capitaine d'artillerie Georges de Garan, s'éprit de cette délicieuse Clémence et fut aimé d'elle.

Les jeunes gens, déjà, étaient fiancés, ou presque, lorsque l'officier reçut l'ordre de s'embarquer pour les Indes. Désespoir. Dernier rendez-vous, dans un jardin. Serments d'amour éternel, avec ces paroles brûlantes de M<sup>lle</sup> de la Faille : « O Georges, il me semble que si j'étais morte vous n'auriez qu'à m'embrasser pour me rendre la vie. »

Les années passèrent. M. de Garan cessa de donner de ses nouvelles. Le bruit courut même que le beau capitaine, blessé et captif, n'avait pas survécu. Clémence

de la Faille manqua d'en mourir de chagrin. Elle ne mourut pas cependant tout de suite, puisque, l'année suivante, elle épousa un personnage de haut rang, M. de Boissieux, président à la Cour des aides, à qui elle donna une fille.

Hélas ! Le 14 octobre 1711, un homme exténué de fatigue et de souffrance arrivait à Paris. C'était le capitaine de Garan, qui avait survécu à ses blessures et réussi à s'évader. En passant devant l'église Saint-Germain-des-Prés, toute drapée de noir, il apprenait qu'on y célébrait les funérailles de la belle M<sup>me</sup> de Boissieux, son ancienne fiancée, Clémence de la Faille. Dans la nuit, le capitaine de Garan s'en alla réveiller le fossoyeur du cimetière attendant alors à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il bourra d'or les poches de l'homme, le décida à exhumer et à ouvrir le cercueil de la jeune femme et disparut en emportant la morte dans ses bras.

Cinq ans après la cérémonie funèbre, le mari de M<sup>lle</sup> de la Faille, fidèle à un pieux anniversaire, pria sur la tombe de son épouse quand le léger bruissement d'une robe de soie lui fit tourner la tête. Une femme passait légèrement près de lui et son voile n'était pas tellement épais que le président ne crût la reconnaître. « Clémence ! » s'écria-t-il en lui tendant les bras ! Mais l'ombre s'éloigna et disparut dans un carrosse.

Le magistrat obtint que l'on fouillât la tombe. On trouva la bière vide. On retrouva aussi le fossoyeur. On retrouva même M<sup>me</sup> Georges de Garan, dont les traits étaient bien ceux de M<sup>lle</sup> de la Faille.

Procès. Négation d'identité, M<sup>me</sup> de Garan protestant avec énergie que l'on faisait erreur sur la personne et qu'elle n'avait jamais été M<sup>me</sup> de Boissieux. Mais alors le président usa d'un moyen décisif. Il amena sa fillette à l'audience, et l'enfant, s'approchant de la jeune femme, lui dit tout bas : « Maman, ne voulez-vous pas m'embrasser ? » Et M<sup>me</sup> de Garan aussitôt de couvrir la mignonne de caresses. La cause était entendue.

— Monsieur de Boissieux, implora l'avocat, ne reprenez pas à la tombe ce que vous lui avez donné ! Laissez cette femme vivante à l'homme auquel elle doit de vivre. Cette existence, que vous n'avez pas su conserver, lui appartient et vous n'avez droit qu'à un cadavre.

C'était demander l'impossible aux juges. Vainement Clémence pria qu'on l'enfermât dans un monastère de Carmélites. Sommaton lui fut faite de se soumettre.

A l'hôtel de Boissieux tout était préparé pour recevoir la ressuscitée infidèle. Le président, entouré de sa famille et de ses amis, l'attendait dans le grand salon. Quand Clémence apparut en toilette de mariée, parée de ses bijoux : « Monsieur, dit-elle, je vous rapporte ce que vous avez perdu. » Puis elle tomba raide morte. Le soir même expirait Georges de Garan, qui s'était empoisonné avec elle.

Cette histoire était tout de même trop joliment tragique pour être exacte. Sa publication dans la *Gazette des tribunaux* lui avait donné pourtant une garantie d'authenticité, et l'on aurait continué d'y croire si Frédéric Soulié n'avait attaqué soudain la *Gazette* en plagiat. M<sup>lle</sup> de la Faille ! mais ce n'était qu'une histoire sortie de l'imagination du romancier et publiée par lui quelque dix ans avant la *Gazette*, qui fut, en la circonstance, aussi cruellement confondue que l'avait été le pauvre M. Chasles !

M. Pierre Bouchardon a fait de cette aventure de justice, de littérature et de presse la plus spirituelle évocation.

(1) *Les Procès burlesques*, Perrin, édit., 12 fr.

## DEUX CAVALIERS

La route qui va de Challapata à Potosi, et dont de rares piétons se servent encore, est la plus sinistre et la plus morne qui soit. Bien avant la conquête espagnole, elle arpentait déjà par monts et par vaux, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, au gré de l'éphémère existence des hameaux. De profonds défilés l'ont prise depuis lors à la gorge, et des fondrières prétendent souvent entraver sa course. Et, ainsi, elle va cahin-caha, traînant son vieux dos cassé, puisant chaque fois, dans la distance parcourue, une nouvelle raison d'exister.

Le voyageur qui veut aller de Challapata à Potosi a ses étapes fixées d'avance. Les relais sont séparés par un nombre de lieues égal et uniforme, celui que peut parcourir un mulet, à une allure normale, du lever au coucher du soleil. Quiconque s'aventure dans ces régions doit avoir gagné son gîte avant la fin du jour. Les hauts plateaux, à la faveur de l'ombre, tendent des embûches et suscitent de terrifiantes visions. Les Indiens disent qu'il ne faut jamais troubler le sommeil de Pachacamac, la terrible déesse du désert, des montagnes et des vallées. Le récit qu'on va lire en est la preuve.

C'était en 1889, au plus fort de l'hiver. Iockalla était le dernier relais où passaient la nuit les voyageurs qui se dirigeaient sur Potosi. Imaginez à 4.100 mètres d'altitude, coincée entre deux mamelons fauves, une maison courbée sous son toit de chaume ; sa parure de chaux blanche avait été écaillée par le vent et par la pluie, lui donnant un aspect déconfit et minable. Quelques huttes d'Indiens, souvent inhabitées, l'entouraient de leurs petits cônes terreux. Un grand mur d'enceinte, percé d'une seule porte, prétendait la préserver des tornades et surtout des périls nocturnes, toujours possibles dans cette solitude.

La maison n'avait que trois chambres, trois niches parallèles donnant sur une sorte de galerie ouverte de plain-pied sur le patio.

Ce jour-là, don Cristobal Quespi, le maître de poste, comme à l'accoutumée, n'avait pas grand'chose à faire. Accroupi contre la muraille, sous un gros poncho multicolore, il regardait d'un œil hébété une auge vide qui se remplissait peu à peu de poussière. C'était un métis au visage safrané où les traces d'une ancienne petite vérole étaient comme d'incolores flots parmi les touffes du chiendent grisonnant qu'il avait pour barbe. Ses yeux aqueux et atones chaviraient sous de lourdes paupières sans cesse humectées de sécrétions lacrymales. La veille, pour tromper son ennui, il s'était soûlé, tout seul. Aujourd'hui, il cuvait son dégoût, le regard vague, un rictus de mépris au coin de la lèvre. Qui pourra jamais dire à quoi songe un Indien accroupi qui chique sa coca sur le seuil d'une porte ?...

Tout à coup, une femme, maîtresse et servante, apparut, échevelée, vêtue

d'innommables haillons. Elle lui adressa quelques mots. Don Cristobal regarda longuement le ciel que de lourds nuages pommelèrent déjà. Il fit la moue. « Temps de chien ! » pensa-t-il.

— Il neigera cette nuit, Cristobal, renchérit la femme.

— Qu'est-ce que ça peut bien nous faire ? répondit d'un ton rogue le vieillard, le courrier est passé hier. Tant pis pour ceux qui sont dehors. Je vais rentrer le fourrage.

Et, d'un air las, il ramassa deux bottes de foin sec laissées à dessein dans le patio, pour le cas où quelqu'un arriverait.

Le jour, comme un voyageur effrayé, se hâtait au fond de l'horizon. Des rafales vinrent s'écraser sur les murs de la posta. Le vent montait déjà du désert, geignant et essoufflé. Sa plainte se répercuta jusqu'au fond des ravines, feutrées déjà de brume. Et les huttes des Indiens se firent toutes petites pour qu'il ne les balayât pas, telles des feuilles mortes.

Cristobal allait fermer la porte de l'enceinte, lorsqu'un individu, qu'il sembla aussitôt reconnaître, entra au petit trot.

— *Buenas tardes de Dios, señor Estévez*, dit le postero.

— *Buenas tardes de Dios, Cristobal*.

Ils échangèrent ainsi la religieuse salutation du soir. Dans une pareille solitude, on met tout sous la sauvegarde de Dieu.

Le postero se précipita obséquieux et souriant. Celui qu'il avait appelé señor Estévez, ayant mis pied à terre, lui abandonna les rênes d'un air las et pénétra dans la maison dont il semblait connaître les moindres recoins.

Dans la chambre destinée aux voyageurs, il se débarrassa du lourd poncho qui lui tombait jusqu'aux talons ; sur ces entrefaites, l'Indienne entra apportant un brasero où crépitaient des charbons. Et, toujours, la lancinante et humble salutation, jetée d'une voix grêle :

— *Buenas tardes de Dios, señor*.

Une fois que la femme se fut retirée, Estévez tendit vers le feu ses mains violacées.

C'était un grand gaillard, bien bâti, d'une quarantaine d'années. Figure quelconque de commerçant ou de mineur. Ses pommettes saillantes, ses yeux mi-bridés, son teint boucané disaient et ses origines et ses longues randonnées au travers de la puna. Une moustache broussailleuse cachait sa bouche à souhait, car deux fortes canines — nous allions dire : deux défenses — débordant sur la lèvre inférieure, donnaient à sa physionomie un désagréable aspect d'homme fauve. Fort connu dans toute la région, depuis Huayna-Potosi jusqu'à Huanchaca, il s'occupait d'affaires louches autour des mines prospères. Son négoce consistait à acheter à vil prix le métal de haute teneur que les ouvriers pouvaient voler, en le dissimulant sur leur personne, à la sortie du travail. Il était et leur complice et leur providence ; c'était ce qu'on appelle là-bas un *rescatador*.

D'un bout de l'année à l'autre, il visitait toutes les entreprises, à l'affût d'un nouveau filon, interrogeant les uns, excitant la convoitise des autres, et ce à la barbe des patrons qui ne pouvaient rien contre lui. Mais, aux dires de certains médisants, l'argent aussi malhonnêtement gagné filait vite entre ses doigts. Estévez aimait le jeu et les femmes.

— Et comment vont les affaires ? demanda Cristobal en penchant son museau chafouin dans le cadre de la porte.

— Hum !... Pour le mal que je me donne, répondit sourdement le *rescatador*.

— Resterez-vous longtemps à Potosi ?

— Deux semaines.

— Savez-vous que la mine Amigos, de Colquechaca, est en boya (1) ?

(1) Terme qui désigne l'état florissant d'une mine.

— Ah !...

— Quelqu'un, qui en venait, m'a raconté ça, lundi.

— Un filon ?

— Non, un *bolson* d'argent pur... du *rossicler*... C'est, paraît-il, quelque chose de fantastique.

— Ah !...

— Il faut aller à Colquechaca, don Luis.

— J'irai, Cristobal. D'ailleurs, j'ai là-bas un ami... un associé...

Les yeux d'Estévez fourmillaient de petits éclairs consécutifs. Il promena ses mains au-dessus du brasero ; elles auraient pu prendre feu tant les doigts étaient secs et roides, comme de vieux sarments. Il se tut.

Ah ! ces filons de Colquechaca si superbes, mais si instables. On les poursuivait pendant de longues années, sacrifiant bras et capitaux en une obsédante conquête souterraine que l'eau et la roche arrêtaient à toute heure de leurs obstacles alternés. Un beau jour, lorsque le hasard trouvait qu'assez d'hommes lui avaient été immolés, l'argent faisait brusquement son apparition. Tantôt, c'était un beau filon couché comme un serpent dont la tête et la queue se perdaient dans la nuit de la terre. Tantôt, c'était un bloc massif, un énorme noyau de métal arrondi au cœur de ce fruit sombre qu'est une montagne. Et c'était alors, derechef, la prospérité, la joie brusque, l'ivresse de l'exploitation.

Et Estévez songeait à tout cela ; dans sa tête roulaient mille idées où la cupidité, l'ambition et l'audace dressaient leur redoutable trilogie.

— Il faudra donc aller à Colquechaca, marmonna-t-il entre ses dents.

Soudain, le chien grogna.

— Quelqu'un d'autre qui arrive ? questionna Estévez.

— Je ne crois pas, señor, répondit Cristobal.

Mais le roquet rognait déjà le crépuscule de son aboiement têtue.

— Il me semble qu'on appelle du dehors, vint dire l'Indienne.

Et Cristobal, suivi du rescador, alla voir qui donc pouvait, à une heure pareille, s'être échoué sur les bancs mous et surnois de l'ombre montante.

— Postero ! Postero ! criait une voix affaiblie à la porte de l'enceinte.

Cristobal ouvrit. Un cheval entra au pas, les oreilles basses, et s'arrêta ; son cavalier, qui ne semblait plus avoir le contrôle de sa monture, ne mit pas pied à terre et semblait figé sur sa selle.

— De grâce, finit-il par dire, aidez-moi.

Le postero et Estévez s'approchèrent.

— J'ai les mains complètement gelées... Voilà : ayez la bonté de dénouer ces courroies ; je m'étais fait attacher par peur d'un assoupissement ou d'une syncope. A mon âge... que voulez-vous !... C'est là... Le nœud est difficile à défaire... oh ! oui !... le froid a durci le cuir...

La nuit s'était coulée dans le patio à la suite de l'inconnu, et Cristobal dut dénouer à tâtons les liens qui fixaient à sa selle l'étrange visiteur.

— Sans ce noble animal, qui, par instinct, s'est arrêté à la posta, c'en était fait de moi, dit celui-ci. Le froid m'aurait tué. Ma vue trouble ne distinguait plus rien... Je dois avoir perdu mes pieds en route. Je ne les sens plus.

Il tenta de se soulever. Peine inutile. Estévez et Cristobal durent le descendre et le porter dans la chambre. Là, deux bonnes gorgées d'eau-de-vie et la chaleur du brasero le ranimèrent plus tôt qu'il n'eût pensé.

Une légère teinte rose colora ses joues, ses yeux s'allumèrent et il put aisément remercier ses deux hôtes.

Comme il était déjà fort tard, Estévez invita son compagnon de hasard à partager le frugal repas que l'Indienne lui avait préparé.

Tout en mangeant, ils ne manquèrent pas l'un et l'autre de décliner leurs noms. C'est ainsi que le rescador put savoir que son interlocuteur était un

Espagnol nommé Cabralin. Un beau vieillard, certes, à la barbe floconneuse et blanche comme une cascade. Nez aquilin, regard franc, verbe haut quoique mesuré, comme il sied aux Guipuzcoans, ces Bretons d'Espagne.

Cristobal, revenu auprès d'eux, se plaignit de la solitude et du froid. Il était de Cochabamba où le climat est très doux et où il avait, bien des fois, songé à partir. Mais, comme tout Indien, il était négligent et fataliste. Et ce n'est que lorsqu'il causait avec des voyageurs que des idées d'exode le reprenaient.

— On prétend que cette route est hantée. Vous avez dû passer sur un pont, señor ? demanda-t-il au vieillard.

— Oui... un pont situé dans un des lieux les plus sinistres que j'aie jamais vus. Je l'ai passé à la tombée du soir.

— Heureusement, car c'est le pont du Diable, continua Cristobal. Quand on le passe la nuit, le malin est là qui, d'après la légende, fait payer un droit de péage...

L'Espagnol sourit ironiquement.

— Ah ! il ne faut pas en rire, señor.

— Vous y croyez, vous, à ces balivernes ? questionna, narquois, Estévez qui, jusqu'alors, semblait perdu dans ses pensées.

— La seule chose que je puisse vous dire, messieurs, dit l'Indien d'un ton sourd, c'est de ne jamais passer sur ce pont, vers minuit. Il y a huit ans, deux voyageurs ne voulurent pas m'écouter. Afin de profiter d'un invraisemblable clair de lune, ils se mirent en route après dîner. *Dios mio !* quelques jours plus tard, on aperçut leurs cadavres sous l'arche maudite. Leurs visages étaient devenus tout noirs... Il paraît que bien d'autres sont morts autrefois ainsi. Je ne le croyais pas, mais ces deux-là, je les ai vus, moi qui vous parle... Cette région est bien dangereuse, messieurs. C'est par cette route que les Espagnols ont emporté, pendant près de trois siècles, le minerai de Potosi. Tous les mauvais instincts humains y ont donc passé. C'est des hauteurs de Très-Cruces — bien près d'ici — que le sinistre Tola, un des lieutenants de Tomas Catari, donna le signal de la plus effroyable révolte d'Indiens. Il y a de cela près de cent ans...

Le ton du postero était devenu si grave qu'aucun des voyageurs n'osa plus sourire.

Estévez, avec cette curiosité mielleuse du métis, posa adroitement quelques questions plutôt indiscrettes que l'Espagnol esquiva avec une indissimulable méfiance.

Qu'allait-il faire à Potosi ? Pensait-il y rester longtemps ? S'intéressait-il aux mines ? Peut-être quelque parent riche qu'il allait rejoindre ? Un héritage ?

Estévez ne put rien savoir. Tout au plus, parvint-il à comprendre que Cabralin venait récemment d'arriver en Bolivie et qu'il allait pour la première fois à Potosi.

Le vieillard semblait un peu affecté par la température, par le triste paysage qu'il avait traversé et surtout par la terrifiante solitude de cette route.

— Si par hasard on venait à mourir ici, dit-il d'un ton à la fois narquois et amer, on serait bien embarrassé pour rendre son âme à Dieu. Je suis sûr qu'il ne serait pas là pour la recevoir.

— Ce serait alors le purgatoire sur terre, s'écria ironiquement Estévez. Que d'âmes en peine, señor, doivent ainsi errer sur le long de la *puna* meurtrière !

— Et ce que nous prenons pour le hurlement du vent, interrompit gravement l'Espagnol, ne serait donc que les plaintes déchirantes de ceux qui moururent ici dans l'abandon ?

Ces mots sourds furent aussitôt couverts par l'écho saccadé des rafales.

Cristobal s'esquiva.

Une tasse d'eau-de-vie légèrement coupée de thé vint dévier heureusement le cours de cette causerie.

— A quelle heure comptez-vous repartir ? demanda Estévez à Cabralin.

— A l'aube, répond-il. Je ne veux plus que la nuit me surprenne.

— Ça ne vaut pas la peine, señor. L'étape est plus courte que les précédentes. Je serais très heureux d'être votre compagnon de route. Et, pour être rendus à Potosi avant la tombée du soir, il suffira de partir à huit heures. Nous nous épargnerons ainsi le froid de l'aube, qui est un tantinet désagréable.

— A qui le dites-vous ?

— Et peut-être même nuisible, renchérit le rescatador. Dormez tout votre soûl, reposez-vous, rien ne presse. Je suis un vieux routier, moi. Comme j'ai déjà eu le plaisir de vous l'apprendre, ce voyage est, au bas mot, le trentième que je fais à Potosi. C'est vous dire si je connais le parcours. Je serais d'ailleurs enchanté de vous être utile et de vous rendre service, le cas échéant.

— Grâce vous soient rendues, señor ; il est fort possible que je profite de vous si aimables avances. Si le sommeil, comme il est probable, ne me lâchait pas avant l'aube, vous seriez obligé de me secouer pour me réveiller. En attendant, je vous demande la permission de me reposer, car la courbature des étapes précédentes m'a trituré les os.

Chacun se coucha ou plutôt s'étendit tout habillé avec sa selle en guise d'oreiller. Estévez souffla la bougie. On entendit quelques bruits encore : les mulets qui se défendaient du froid en ruant, le chien qui aboyait par à-coups et, toujours, toujours le choc monotone du vent contre le bloc de la nuit.

Il devait être fort tard lorsque Estévez s'éveilla à demi à cause du froid.

Aucun rayon de lumière ne glissait encore par les fentes de la porte ; la basse-cour était toute plongée dans le silence. Au dehors, les ténèbres... Aucun astre ne pouvait briller pour induire en erreur les coqs en souci de clarté.

Le *rescatador*, après s'être frileusement emmitoufflé, tendit l'oreille. Il lui sembla que son voisin lui adressait la parole.

— Señor, plaît-il ?

L'Espagnol ne répondit pas. Quelques minutes s'écoulèrent.

Des mots entrecoupés arrivèrent distinctement aux oreilles d'Estévez. Il pensa : « Le vieillard rêve... Il doit songer, comme j'y ai songé moi-même, aux bêtises que cet idiot de Cristobal nous a tantôt racontées. »

La voix se fit plus claire. Au lieu d'une suite hachée de paroles incohérentes, c'était un monologue mesuré, avec de légères pauses, comme si la mémoire eût de brusques défaillances. Estévez, intrigué et toujours curieux, se mit sur son séant et écouta. Voici à peu près ce que disait Cabralin profondément endormi.

« Georges, je te promets, nous y arriverons, nous y arriverons... Les données que nous possédons sont si claires... Te rappelles-tu les recommandations du marquis ?... Le bon vieux... Dieu doit l'avoir reçu en son sein... Il aurait tant désiré traverser les mers, arriver jusqu'à Potosi et recueillir ce trésor caché par ses ancêtres en... en... en quelle année, voyons ?... en quelle année ?... 1631. Ah ! oui. Où as-tu mis le parchemin ? Où l'as-tu mis ?... Dans le coffre ? Mais je ne peux pas ouvrir le coffre... il est dur... oxydé... Plus de deux siècles pèsent sur lui... Qu'est devenue la main qui le ferma ? De la poussière... non ? de la poussière !... Les plus belles mains, les plus fortes mains tombent en poussière... Mais le coffre... le coffre... le parchemin... Oui, enferme-le dans le sachet et que la vieille Gertrude le couse... Georges, il est six heures ; lève-toi... Où est Antonio... où est Basilia ?... crétieu ! nous allons manquer le bateau... nous allons manquer le train... Bah ! restez en arrière, tas de maladroits... je conquerrai tout seul le trésor... je vous enrichirai tous, crétins que vous êtes... Manquer le bateau ! Oui, tout seul... tout seul... moi, Jaime Moréno, comte de Horellana... Voici comment je m'y prendrai... ne le dis à personne, Antonio. Mais où est Georges ? Je ne le vois plus. Ah ! fils dénaturé... Antonio... Antonio, écoute-moi... Je ne suis pas si vieux... J'y arriverai... »

La voix devint rauque et des bouts de phrases inintelligibles, comme de trop grosses bouchées, semblèrent étouffer le dormeur.

Estévez était tout oreilles. Il se demanda si son voisin était en proie à un cauchemar ou bien si, dans le sommeil, il passait en revue des faits réels, s'il ne s'établissait pas dans le subconscient un contrôle rigoureux de la mémoire à tel point vertigineux que la parole, pour le suivre, devenait forcément incohérente.

Un trésor ? Bah ! il en avait tant entendu parler, c'était si aléatoire... Il en connaissait pourtant un qui avait été trouvé par les Franciscains de Potosi, vers 1870, mais dont ils avaient gardé le secret, par crainte que les tyranneaux de l'époque ne les obligeassent à rendre gorge. Estévez l'avait su par le fils du maçon qui aida les moines dans leur excavation. Ce garçon était venu, à la mort de son père, lui vendre une soupière tout en or de bon aloi... qu'hélas ! il avait bazardeé, en une heure de gêne, à un marchand juif... Oui, la Bolivie était bien le pays des grands trésors cachés par les Espagnols d'autrefois... Ce vieillard avait adroitement esquivé ses questions. Pourquoi ? Parce qu'elles le gênaient. Il était indéniable qu'il venait à Potosi pour des affaires qu'il tenait à voir demeurer secrètes. Et cette impatience d'arriver au plus tôt et à tout prix ? Un vieillard ne quitte pas son pays pour chercher fortune en Amérique ; ça, c'est bon pour les jeunes. Il devait donc venir avec un objectif certain, immédiat. Un trésor !... Les trésors se trouvent bien enfouis en terre bolivienne. Mais la clé de ces trésors est souvent cachée dans quelque vétuste bibliothèque d'Espagne. On ne la découvre que par hasard. Et c'est justement du hasard que venait de parler le dormeur. Il n'y avait plus de doute. Cabralin — un nom d'emprunt, qui cachait le comte de Horellana (ne l'avait-il pas avoué tantôt ?) — Cabralin arrivait en droite ligne d'Europe. La clé du trésor devait se trouver dans un sachet. Estévez se souvint alors qu'au moment de se coucher le vieillard avait palpé sa poitrine et boutonné soigneusement sa veste. Un trésor ! fini le dur, l'ingrat travail du rescator ! Finis le mépris et la méfiance de ses semblables ! La fortune, enfin atteinte, grâce au hasard, le dieu des audacieux... Un serpent siffla dans son esprit. S'il pouvait s'emparer de ce sachet ? Mais le vieux se réveillerait, il appellerait. Non ! non ! pas d'esclandre.

Toutes ces réflexions se croisèrent et s'entre-croisèrent dans sa cervelle.

Soudain la voix pâteuse de Cabralin reprit son étrange soliloque. Estévez se leva et, retenant son souffle, s'approcha de lui pour mieux écouter.

« ...Je t'ordonne Antonio.. et ce nom de la calle de las Tres Barretas.. quelle rue ? Potosi a changé... Mais j'y arriverai... J'ai si bien étudié le *derrotero* qu'une fois dans la ville je me fais fort de trouver la cachette. Ce sera facile comme bonjour... Pourvu que je puisse passer pour un commerçant, sans éveiller aucun soupçon... Antonio... Jorge... le coffre... le coffre... Oui ! et le sachet ! Bon, bon... Et le marquis de Reyes-Tagle ?... Il ne verra pas l'héritage de ses lointains ancêtres... Dommage... Nous, neveux par alliance, nous en profiterons. Ah ! ah ! ah ! »

Un rire sardonique excité par une idée tenace, et qui sait même un peu par l'alcool, dégénéra, peu à peu, parmi des grincements de dents, en un ronflement de plus en plus adouci.

Estévez regagna sa couche. Le froid lui avait jeté sur les épaules un manteau lourd et gênant. Dès ce moment, il prit son parti. Il ne se séparerait plus du soi-disant Cabralin. Une fois à Potosi, il deviendrait son ombre fidèle, lui emboîtant le pas, sans perdre aucun fait, aucun geste. Un trésor caché, que diable ! c'est un bien sans possesseur... Il faudrait, morbleu, qu'il en eût sa part, lui, Estévez le trimardeur, pour qui les Amériques n'avaient pas été propices. Et, peu à peu, parmi tout un embrouillamini d'ambitions, de cupidités et de pensées baroques, il finit par se rendormir, terrassé de nouveau par la fatigue.

Le lendemain, il s'éveilla mollement, à la voix de don Cristobal qui, debout devant lui, s'écriait :

— Señor Estévez, je m'excuse de vous réveiller, mais il n'est que temps

de partir si vous voulez aller à Colquechaca au lieu de Potosi, d'autant plus qu'il commence à neiger.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures passées.

— Pas possible ! Comment ai-je pu dormir si longtemps ?

Estévez se mit brusquement sur son séant.

— Et l'autre ? s'enquit-il.

— Il est parti à l'aube, malgré mes recommandations. Ce n'est plus un jeune homme et par un temps pareil. Il n'a pas voulu vous réveiller, car, m'a-t-il dit, vous aviez exprimé le désir de vous reposer. Il a bu une grande tasse de thé bien chaud avec de l'eau-de-vie. Ensuite, il a fallu l'attacher à la selle, comme c'est, paraît-il, son habitude. Et, avant même qu'il fasse tout à fait clair, il a détalé au grand galop. Un homme un peu toqué, je crois. Ah ! généreux comme pas un... Il m'a payé avec un billet de cinquante bolivianos... oui... Et, comme je n'avais pas de monnaie, il m'a prié de garder le tout. « Si vous avez un saint familier, a-t-il ajouté, recommandez-moi, pastero... J'ai grand besoin que la chance me soit propice... »

Estévez, sans prêter une oreille trop attentive au bavardage de Cristobal, fit ses préparatifs de départ. Une idée fixe l'obsédait : rejoindre, coûte que coûte, Cabralin pour ne plus le lâcher. En dix minutes, tout fut prêt. Une fois en selle, il se pencha vers le cérémonieux postero, en lui disant :

— Il peut se faire que tu aies un autre saint en réserve. Recommande-moi à celui-là. Ce sera la meilleure façon de savoir lequel des deux est le plus puissant. J'ai grand besoin aussi que la chance me soit propice.

— Ah ! señor Estévez, ne plaisantez pas, il ne faut pas mettre les saints en bisbille.

Mais Estévez ne l'entendit plus. D'un vigoureux coup de fouet, il enleva sa monture qui partit ventre à terre.

Devant lui s'étendait la pampa, toute transfigurée par la magie de la neige. Les rafales se succédaient, pressées, geignantes, se poursuivant les unes les autres comme pour s'entre-déchirer. Une sensation affreuse commença par lui couper la respiration. Il crut que son cheval affolé venait de se lancer, tel un bélier, contre un immense bloc de glace, qu'il y pénétrait par une invraisemblable fente et que des éclats lui tailladaient le visage et les mains. Un étrange poids lui fit courber le dos. Une force inerte le pressait de tous côtés. Le froid, le froid perfide et sournois des hauteurs — avivé par l'éternel fouet du vent — venait de le saisir. Le froid de la puna qui suscite les apoplexies, ces mirages de la mort... Le cœur altéré du rescatador fut comme un thermomètre désemparé où le mercure n'a plus où descendre. Ses pieds semblaient chaussés de plomb, ses mains gourdes ne sentaient plus les rênes. Ses cuisses raidies serraient instinctivement les flancs de la bête qui continuait à galoper sur cette blancheur grésillante. Partout, à l'infini, des plaines, des monts et, autour de lui, la bise avec ses dents de scie et sa plainte incessante.

La route s'éleva lourdement vers la cordillera de los Frailes, une des ramifications les plus hostiles des Andes.

Estévez, penché sur l'arçon de sa selle, s'arc-boutait et résistait au malaise qui le menaçait. D'un geste lourd, comme si chacun de ses doigts eût porté une bague d'airain, il réussit à prendre dans ses fontes une bouteille de cognac, dont il lampa une grande quantité. Cela déclencha, dans tout son être, un regain de chaleur ; il referma aussitôt son gros poncho comme s'il eût craint que le vent n'éteignît le petit brasier qui venait de s'allumer dans sa poitrine. Son cheval, d'un pas lent, gravissait la côte. Le regard du rescatador flamboya soudain. Il venait d'apercevoir les traces encore fraîches d'un sabot dans la neige. Cabralin...

Il ne devait donc pas être bien loin, surtout par un temps pareil. Sous le crâne d'Estévez, la même idée tournait de nouveau en rond comme la bille fatidique d'une roulette. La même idée : avoir sa part du trésor que le vieillard venait chercher au delà des mers, avoir sa part, coûte que coûte. Et, par un réflexe bien explicable, il pressait sa monture d'un éperon énervé.

Une vieille Indienne, qui regagnait péniblement sa cabane, lui apprit qu'un voyageur à la barbe blanche avait passé, une heure auparavant. Estévez, alors, sans faire grand cas de la faim qui commençait à lui tirailler les entrailles, fouetta vivement son cheval et s'élança sur les traces de Cabralin : ainsi un chien sur la piste du gibier.

La neige avait cessé de tomber. Le vent, par à-coups, carda les nues, et un lambeau d'azur apparut dans le ciel comme un judas de joie. Estévez galopait. Cette sensation de vitesse, ajoutée à l'air froid qu'il déplaçait dans sa course, l'engourdisait de plus en plus. Et dans tout son cerveau il ne resta plus qu'une idée — une seule — qu'il portait, pareil à une licorne, monstrueusement plantée entre les deux yeux. On aurait dit que le froid venait de la figer à son tour, cette idée mauvaise, qu'elle faisait corps avec la cervelle, et, que pour la chasser, il aurait fallu tarir la source même de la pensée. La lumière défailloit peu à peu, malgré l'aide de la terre blanche. Estévez but une nouvelle rasade d'alcool pour mieux résister à l'effroyable conjonction de la nuit et de la neige. Et puis il reprit son chemin les yeux grands ouverts, droit devant lui.

Soudain, son regard menaçant s'émoussa net. Le précédant d'une centaine de mètres, silhouette noire découpée en ombre chinoise sur le fond clair de la route, un voyageur s'en allait lentement... lentement... Le cœur d'Estévez ne fit qu'un tour.

« Je le tiens, pensa-t-il. Mais c'est drôle... il n'a plus l'air bien pressé... »

Au fur et à mesure qu'il avançait, Cabralin — car c'était lui — ralentissait davantage la marche. Arrivé à une courte distance, Estévez cria :

— Hé ! l'ami... hé !

Cabralin ne répondit rien. Il ne se retourna même pas.

Quelques bonnes foulées encore et Estévez fut à sa hauteur.

— *Buenas tardes, señor*, dit-il.

Cabralin ne répondit pas plus.

Estévez s'arrêta, l'autre en fit autant.

— Voyons, voyons, señor, qu'avez-vous donc ? Seriez-vous malade ?

Cabralin, le visage caché par son capuchon, gardait toujours le silence. Estévez sentit qu'un violent frisson lui parcourait tout le corps. Il se rapprocha davantage. Mais il n'osait pas toucher le vieillard, il ne tenta même plus de lui parler par crainte d'une trop brusque réponse. Une forte rafale de vent glacé passa, décoiffant Cabralin. Estévez commença à trembler de tous ses membres, car l'Espagnol le fixait maintenant d'un œil hautain et dur.

— Se... se... señor...

Cabralin, du fond du silence où il s'était retranché, continuait à le percer du regard, comme d'une lame.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi, interminables et sinistres.

Estévez reprit ses esprits. Cabralin était-il mort ou simplement évanoui ? Et la clé de ce trésor ? Le sachet de cuir pendu à son cou ? L'heure était propice... Il fallait agir.

Estévez allongea une main méfiante vers la poitrine du vieil homme. Mais il dut la retirer brusquement. Les yeux qui le fixaient semblaient avoir légèrement cligné. Il observa de nouveau sa victime. Mais la cupidité, cet alcool rectifié, retrempa son courage. Il se pencha alors, défit le manteau, le gilet, la chemise. Tête basse, sans souffle, les mâchoires crispées, il palpa une poitrine velue, froide et rigide comme un pan de muraille. Décidément Cabralin était bien mort, puisqu'on pouvait le voler sans qu'il esquissât le moindre geste de défense.

Estévez se releva satisfait. Il passa la main dans la cordelière du sachet comme dans une dragonne et crispa ainsi les doigts sur cette fortune dont, deux jours auparavant, il ignorait l'existence.

La nuit, l'horrible nuit d'hiver sur la puna, s'était faite complice bénévole de cette profanation. Comme si une subite déraison l'eût tout à coup égarée — folie sinistre au justaucorps d'ombre — elle fit sonner aux oreilles d'Estévez, pour l'exciter et pour le perdre, son immense marotte d'étoiles.

Disons-nous qu'Estévez eut une idée, en cet instant-là ? Non. Tout son être se replia sur lui-même pour jouir de cette incomparable sensation : avoir mis la main sur la fortune. Des millions ? Quelques écus ? Bah ! qu'importe... L'essentiel, c'est d'avoir dompté une fois le hasard, de l'avoir asservi à ses désirs, d'avoir dévié le cours auguste de la destinée...

Estévez respira à pleins poumons l'air raréfié de la puna, cependant que le vieillard, indifférent au formidable spectacle du ciel austral, opposait aux rafales un visage impénétrable et stoïque.

Estévez sentit que, sous sa peau engourdie, son sang se figeait de nouveau. Cabralin venait de sourciller. Oui, il n'y avait pas d'erreur, les paupières s'étaient même baissées, par deux fois. N'était-il pas mort, alors ? Pourquoi s'était-il donc laissé dépouiller ainsi comme un arbre tombé de ses branches ?

Le rescatador n'osait pas bouger, n'osait même pas regarder, incapable du moindre mouvement. Mille idées folles l'assaillirent.

Cabralin, ce n'était pas douteux, avait été victime d'une syncope. Mais il venait de sourciller. Il pouvait s'apercevoir qu'on lui avait dérobé le précieux sachet. Et alors ? Que devait-il faire, lui, le rescatador, le malchanceux, qui roulait sa bosse par tous les chemins de Bolivie, comme un paria promis aux combinaisons malhonnêtes ? Achever le vieillard déjà si éprouvé ?

Eh oui ! Estévez sortit un revolver au canon argenté qui, entre ses mains, flamboya comme un bijou. Malgré les efforts du froid qui tentait de le désarmer, il le braqua sur la poitrine de cet entêté, qui ne voulait rien voir, rien entendre. Puis, à voix basse, pris d'un dernier scrupule, il murmura :

— Tu m'en donneras la moitié ?... Tu vois, je suis raisonnable... C'est oui, pas ? Allons, parle. Tes yeux me troublent... Parle ! Tu n'es pas mort, voyons. Je t'ai vu tantôt sourciller... Tu fais le malin parce que tu es vieux et que tu es faible... Je t'aiderai, va... Je suis un bon copain... N'aie pas peur... Tu ne dis rien ?... Tu refuses ?...

Ce gremlin, que la peur métamorphosait en un patte-pelu à la voix radoucie, devait sûrement parler quelque langue inconnue.

Cabralin n'eut pas l'air de comprendre ; eût-il compris qu'il ne daigna même pas sourire de ce cynisme papelard.

Son impassibilité s'était transformée en un mépris d'autant plus cinglant qu'il était silencieux.

— Parle donc ou je te tue ! gronda Estévez.

Seule, une rafale de vent lui donna la réplique.

Le rescatador, d'un geste rageur, pressa alors la gâchette. La détonation éclata. Cabralin avait dû recevoir la balle en pleine poitrine.

Mais soit qu'il eût tiré violemment sur les rênes ou soit que le coup de feu eût effrayé son cheval, celui-ci fit un tel écart qu'il aurait désarçonné le meilleur cavalier. Cabralin demeura néanmoins en selle, sans grand effort. La colère d'Estévez fit place à une anxieuse stupeur. Et, lorsqu'il vit l'Espagnol revenir sur lui au pas, dédaigneux et imperturbable, l'écrasant déjà de son ombre allongée comme celle d'un énorme peuplier, il enfonça son chapeau et s'enfuit en criant :

— Malheur à moi ! Cet homme n'est plus un homme...

Le vent fuyait aussi devant lui hargneux et apeuré, se retournant parfois

pour lui griffer la face. Sous les pattes du cheval, la route se dévidait toute blanche, comme un fuseau.

Au fond, là-bas, par-dessus d'autres crêtes, le Cerro de Potosi dressa sa sombre pyramide sur le fond moucheté du ciel. Le but était moins lointain.

Bientôt la route commença à enrouler des lacets malaisés aux flancs d'un mamelon. Estévez dut ralentir. A la hantise du galop de son cheval, succéda le bruit clair d'un torrent qui descendait de la montagne et dont la chanson alternait avec le bruit désordonné de son cœur. La bête, harassée, allait, pas à pas, en faisant tourner ses oreilles, selon la direction du vent. Son haleine lui mettait autour des naseaux des gouttes de grésil. Sur la route, la neige fondante frétillait aux lueurs des étoiles. Mais, tout aussitôt, Estévez se redressa sur ses étriers. Il tendit l'oreille désespérément, car il y avait autour de lui comme un étrange emmêlement de sons qu'il ne pouvait ni situer ni reconnaître.

Ce bruit sec, était-ce le galop lointain d'un animal, était-ce son cœur, était-ce le torrent, étaient-ce ces bruits mystérieux qui secouent le front des montagnes aux entrailles de métal ? Il s'arrêta. Penché vers la terre, il épia l'air, l'ombre et il s'épia lui-même. Ses sourcils se froncèrent. Aucun doute maintenant. L'écho, délateur étourdi des vallées, multipliait à son oreille le galop d'un, deux, trois coursiers, peut-être... La rumeur approchait. Estévez n'osait bouger... Tout à coup, à un détour du chemin, dressé sur ses étriers, tranquille et superbe comme un saint Georges, Cabralin apparut. Sa pèlerine flottait au vent, et son cheval s'en venait au petit galop de chasse.

Les éperons d'Estévez fouaillèrent le ventre de sa bête. Haletant et effaré, la menaçant du fouet et la tarabustant du talon, insouciant des lieues parcourues sans boire ni manger, le rescador lui demanda, impitoyable, d'aller plus vite que le vent.

Il fallait arriver à Potosi le plus tôt possible pour dépister son adversaire, puisque les rôles, maintenant, étaient renversés. Dût son cheval en crever après, il fallait galoper, galoper... échapper, par une fuite éperdue, à l'effarante conspiration du vide, des fantômes et des trompeuses clartés stellaires...

Cabralin devait être bien loin en arrière. Un vieillard, ça n'est bon à rien, pensa Estévez, il ne pourra pas continuer pareille poursuite. Il sera terrassé par la fatigue et par le froid.

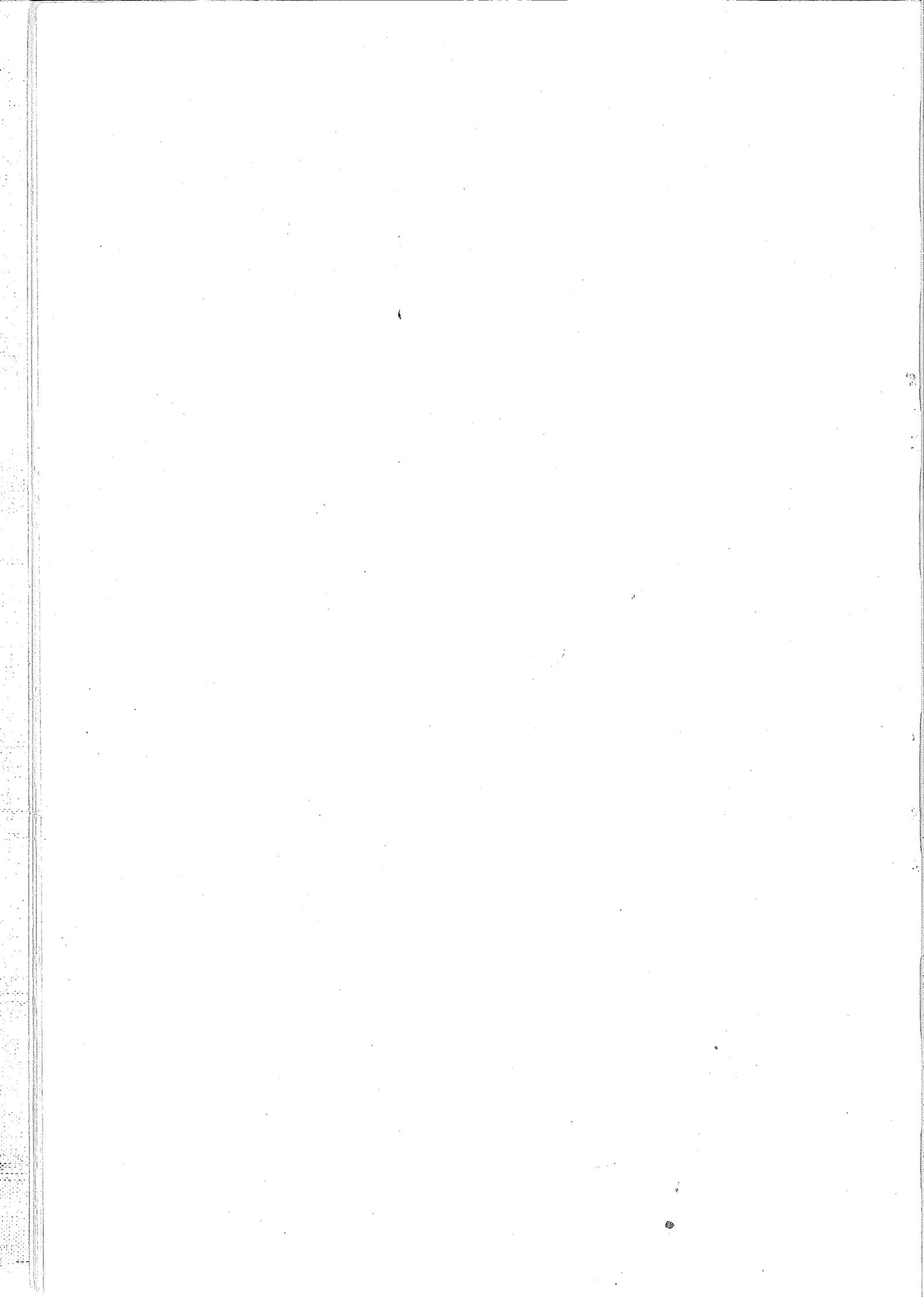
Cette idée le tranquillisa. Et, une fois au bas d'une longue côte dévalée en trombe, il s'arrêta. Des ruisselets de sueur lui sillonnaient le visage. Mais il n'eut pas le temps de s'éponger ni de desserrer l'étreinte de ses ongles sur le précieux sachet. Là-haut, dans l'échancrure du col, Cabralin se détachait déjà, immense, armé de pied en cap, pareil à un de ces chevaliers errants, redresseurs de torts, qui sillonnaient jadis les routes du monde. Les astres, comme dans les vieux tableaux espagnols, nimbèrent d'or cette saisissante apparition.

Un hennissement lointain troubla le silence, auquel répondit à peine le cheval d'Estévez, car son maître ne le lui en laissa pas le temps. Et ce fut alors, dans la nuit éblouissante de blancheurs métalliques, l'angoisse d'une chevauchée sans fin.

Aussitôt qu'Estévez tentait de laisser souffler sa bête, Cabralin surgissait infatigable comme un jeune homme. Si l'un pressait sa monture et voulait gagner du terrain, l'autre ne lui en laissait pas le temps et fonçait sur lui comme une nue d'orage ; si l'un criait dans le vent, tel un forcené, quémandant un asile aux rochers, confiant sa terreur aux esprits familiers des sources, l'autre, muet et fatidique comme un justicier, sûr de le rejoindre, cheminait sans vains arrêts ni vains galops. Estévez usait peu à peu ses forces ; il avait l'horrible sensation de s'empêtrer dans les lacets de la route qui s'enroulaient autour de lui, comme de blanches entraves. Cabralin, insensible au vent et au froid, serein fort et léger, dédaigneux des alarmes et des apostrophes inutiles, démontrait une surnaturelle



SUR LA ROUTE, SOUDAIN PROLONGÉE DIEU SAIT OU, LE GALOP  
EFFRÉNÉ DES CHEVAUX MARTELA SANS RÉPIT LA NUIT D'HIVER  
INTERMINABLE. (Page 43.)



endurance. Rien ne pouvait le retenir. Son allure avait la régularité inéluctable des arrêts du sort.

La route s'était élargie. Tout argentée, comme une féerique traîne, elle s'offrait à cette terrifiante poursuite. Cabralin allait-il en profiter ? Son ombre, démesurément allongée, devint plus menaçante que lui-même. Son cheval noir avança à longues foulées et la vapeur de ses naseaux siffa aux oreilles d'Estévez.

Blême, échevelé, le juron, la prière et la menace tour à tour à la bouche, le rescador semblait en proie à une effrayante excitation. Il rentrait la tête dans les épaules, comme si quelqu'un lui eût déjà mis la main au collet ; son bras droit tendait éperdument le précieux sachet, sans qu'aucun dieu tutélaire de l'ombre ne s'en fit le recéleur. Ses dents claquaient, mâchonnant des bouts de phrase, des insultes ou des plaintes.

Le froid et la peur s'étaient fondus en une force monstrueuse qui prétendait le garrotter.

Il n'osait plus tourner la tête, car il sentait, à ses côtés, la présence de la terreur. Ses éperons rougis élargirent, une fois de plus, de leur tranchante rosace la blessure qu'ils avaient faite aux flancs de sa bête. Geignante, ahanante, la langue lacérée par le mors, prise à son tour d'une frayeur mortelle, celle-ci bondit de nouveau en un effort suprême et finit par distancer le silencieux persécuteur.

Son galop était devenu presque immatériel ; ses sabots rasaient à peine le sol, n'y laissant qu'une faible trace aussitôt effacée par le vent. Ses forces étaient miraculeusement revenues, ses blessures ne saignaient qu'à peine ; on n'entendait plus son haleine oppressée. Le froid n'avait plus de prise sur elle. Sa pauvre carcasse fourbue ne pesait pas plus qu'un duvet. On aurait dit qu'elle voguait dans l'espace, pareille à ces coursiers des contes d'Orient qui ont parfois des ailes...

Estévez, libre enfin, eut comme un ricanement de joie. Au froid qui, tantôt, avait failli le tuer, avait succédé une chaleur intense qui collait à son front blême des mèches de cheveux. Son manteau lui sembla trop lourd ; il le jeta, ainsi que son chapeau, aux cailloux de la route. Comme la chaleur augmentait, il se défit de tous ses vêtements, jusqu'à sa chemise dont il se débarrassa comme d'un dernier flocon de neige accroché à ses épaules. Et, quand il eut tout jeté, il se retrouva à cheval, nu, joyeux, le précieux sachet au bout du poing, toujours. Et son allégresse éclata. Un rire strident fusa de ses lèvres, spasmodique et heurté, avec des glouglous étranglés ou des glapissements aigus. Invraisemblable et bestial, il coulait, à gros bouillons, de deux mâchoires qui grinçaient autour d'une gorge contractée. C'était l'épouvante qui riait...

Ce rire effroyable roula comme un torrent tout au long des cordillères endormies. Et, sur la route soudain prolongée Dieu sait où, le galop effréné des chevaux martela sans répit la nuit d'hiver interminable.

\*  
\* \*  
\*

Quarante ans ont passé depuis lors. Nul, en Bolivie, n'a jamais plus entendu parler d'Estévez et de son étrange persécuteur.

Le consul d'Espagne fit bien quelques recherches, sans résultat d'ailleurs, pour connaître le sort d'un certain comte de Horellana. C'est tout.

On dit seulement qu'au petit jour, sur la sinistre route de Challapata à Potosi, on entend quelquefois le bruit d'une inexplicable chevauchée. Un vieil Indien que j'interrogeai, un soir, m'a répété cela, en ajoutant à voix basse :

— Ce sont deux chevaux qui galopent depuis des années et des années. Leurs cavaliers n'ont aucune pitié d'eux... Malheur à celui qui voudrait les arrêter... C'est la Mort, monsieur, qui poursuit la Folie.

QUELLE EST  
LA PLUS GRANDE MINE D'ARGENT DU MONDE ?  
— LA MIENNE !

---

Il y avait à Potosi, voici une quinzaine d'années, un petit vieux aux jambes tortes, appelé don Genaro Subicuetta. Son œil malicieux, embusqué dans la broussaille des sourcils, bleu, avec des pétilllements de braise, avait scruté toutes les cordillères qui bossuent à souhait le sol de la Bolivie. C'était un *catéador*, le dernier d'une espèce qui tend peu à peu à disparaître. Fils d'un *laborero* de Huanachaca, il était né aux abords de cette mine. Il avait ainsi grandi parmi la cohue mélancolique des mineurs qui, mis en fuite par le soleil comme une troupe de mauvais rêves, courent, chaque matin, se terrer au fond des puits. Il était donc tout naturel qu'un secret penchant l'eût poussé à percer le mystère des montagnes. La terre était devenue son domaine. Il en connaissait tous les attraits et tous les dangers. C'est elle qui lui avait donné ce masque tanné et cette gravité farouche. C'est elle, encore, qui, par sa voix, excitait les cupidités et alimentait les ambitions. Don Genaro était son apologiste passionné. Elle lui en savait gré, d'ailleurs, en écartant de sa route le malheur, ce compagnon taciturne des chercheurs d'aventures. Ainsi, peu à peu, don Genaro était devenu une sorte d'oracle minier. On allait le consulter de partout. Sa voix avait l'inflexion de la voix de la destinée, lorsqu'il disait : « C'est ici. Travaillez, vous trouverez ! » Toutefois, si ses conseils étaient mal compris, il se chargeait de remettre sur le bon chemin les mineurs égarés. C'était une sorte de génie protecteur, modeste, silencieux et serviable. On se demandait comment il avait su garder, au milieu d'une foule cosmopolite affamée de fortune, la sérénité, la mesure, le détachement. C'est qu'il aimait les mines pour elles-mêmes. Découvrir un nouveau filon était sa plus grande joie. Et cela pour d'autres, toujours... Quant à lui, il se contentait d'une modique rémunération. Point de femme ni d'enfants. Peu de besoins, hormis celui d'enrichir son prochain. Aujourd'hui, on le traiterait d'imbécile.

A l'époque où je le connus, il devait friser la soixantaine. Son visage maigrichon était traversé, de part et d'autre, par deux rides verticales, profondes comme des ornières, qui arrêtaient net toute tentative du sourire. Il vivait déjà fort retiré. L'arrivée d'explorateurs américains, avec tout un attirail d'instruments de précision, semblait l'avoir peiné. Ces gens-là, ingénieurs et géologues diplômés, avaient dédaigné ses avis. Que pouvaient-ils donc apprendre

d'un indigène ratatiné qui appelait *chumbé* le bronze et *plomo ronco* l'argent natif ?...

Un jour, en écoutant un puéril désir que je lui exprimais, don Genaro me dit à l'oreille :

— Il y a encore la chaîne du Yana-Lique, dans la province de..., qui présente un intérêt incalculable. En 1895, j'y fis une exploration. Curieux indices. Que dis-je ? Surprenantes réalités ! C'est une cordillère très dure et très revêche. On y respire l'air le plus pur qui soit... N'y parvient pas qui veut... Au beau milieu du Yana-Lique, tout juste au-dessus de la hacienda du docteur Vilar, probe magistrat de Sucre, je creusai jadis une cata (1) assez profonde... douze mètres, je crois... J'y trouvai du plomo ronco... du plomo ronco, mon jeune ami... N'importe quel autre aurait perdu la tête... Moi pas... Nous étions en février, plein été... Altitude : 5.600 mètres. Et voici ce qui arriva au cours d'une de nos ascensions : un Allemand, le docteur Güss, emporté par son ardeur, me dépassa de plusieurs centaines de mètres... Je le perdis de vue... Ah ! le téméraire, pensai-je...

Don Genaro Subicueta eut une pause et une ombre traversa son regard. Puis, changeant de ton, il me dit :

— Mais, avant de continuer cette histoire, seriez-vous décidé à faire un petit tour, là-bas ?... Vous me feriez bien plaisir. Je suis un peu vieux, mais ne craignez rien... Et puis ce sera mon dernier catéo... Ça vous va ?

Je fis un signe affirmatif.

— Parfait. Quand nous parviendrons à la cata, je reprendrai mon histoire sur les lieux mêmes. Puisse-t-elle, cette fois, avoir un tout autre épilogue. L'affaire est bonne. Vous me donnerez un 5 %. Je ne peux pas mieux vous dire.

— Volontiers, tout ce que vous voudrez, don Genaro, fis-je.

Il me serra la main, en clignant de l'œil. Ensuite, en vieu mineur rompu à tous les pièges de procédure, il me conseilla de faire, par-devant la préfecture, une demande de concession de 500 hectares.

— Ça aura l'air d'être fait un peu au hasard, par un amateur... Pas trop de détails... du vague... du vague. Comme point de départ pour l'arpentage, donnez le patio de la hacienda du docteur Vilar. Comme point de référence, la cata... la fameuse catita dont je suis le seul à connaître l'existence. Ainsi, nous aurons une concession élastique que nous pourrons allonger ou élargir selon nos besoins. Oh ! pas de détails... le moins possible... il y a toujours autour des préfectures des rôdeurs en quête de tuyaux. Il faut les dépister.

Un petit rire chevrotant punctua ces derniers mots.

Quinze jours plus tard, la Préfecture me concédait les 500 hectares en question, affublés d'un nom : « l'Aventure ». C'était déjà beau, hein ? J'étais propriétaire d'une mine sise, toutefois encore, non dans la région du Yana-Lique, mais dans l'admirable cervelle de don Genaro Subicueta. Ensuite, il fallut s'occuper de l'expédition. Quatre jours à peine y suffirent.

Une bonne tête et beaucoup de cran, c'était tout ce qu'il fallait ; on ne va pas, que diable ! vers « l'Aventure » en carrosse capitonné... Et, malgré que le mois de mars eût déjà ramené le vent glacé de la puna, la brume et les jours plus courts, nous partîmes. Nous n'étions que trois : don Genaro, El Inttiri, un Indien, mi-conseiller, mi-domestique, et moi. Tout avait été préparé en secret, par crainte de possibles embûches. L'appât de l'argent fait d'angoissants miracles dans l'esprit de la plupart des hommes. Il était naturel qu'on se le rappelât.

Don Genaro, fier et guilleret, était juché sur un grand mulet aux oreilles branlantes, les pieds emboîtés dans de volumineux étriers en bois, le chef coiffé d'un large sombrero et, au cou, le traditionnel cache-nez de vigogne. Ses petits

(1) *Cata*, excavation.

yeux pétillaient de plaisir. Songez donc ! Il allait revoir la merveilleuse cata creusée, quarante ans auparavant, par ses mains d'adolescent inquiet. Ah ! cette cata conservée dans la mémoire, malgré les déboires et les chagrins, jalon posé dans la vie comme un inéluctable signal d'espérance et qu'il allait revoir avec autant d'émoi que s'il se fût agi d'une lointaine fiancée sur qui le temps n'aurait pas eu de prise...

Nous arrivâmes à l'hacienda du docteur Vilar. Il faisait sombre. Une meute de petits chiens enrôlés, qui semblaient avoir fait leur niche dans le soir incolore, bondit au-devant de nous, ridiculement hostile. En échange, une lourde senteur de terre moite et de maïs trop mûr monta vers nous. Senteur du bon accueil. Une luciole, indice de nuit, tangua entre les oreilles de mon mulet. Un portail grinça. El Inttiri entama aussitôt un colloque avec quelqu'un que l'on ne voyait pas. Les aboiements cessèrent. Notre Indien dut montrer patte blanche, (un miracle), puisque un vaste patio s'ouvrit devant nous et que nous nous trouvâmes, bientôt après, dans une salle aux puissantes solives qu'éclairait un méchant lumignon.

Nous apprîmes que le maître de céans, retenu à Sucre par les devoirs de sa charge, venait rarement à l'hacienda. Alors, tout en louant son indiscutable hospitalité, nous dînâmes sur le pouce et cherchâmes ensuite dans le sommeil les forces nécessaires pour le grand coup de collier du lendemain.

Une faible lueur bleuâtre filtrait par les fentes des volets, lorsque El Inttiri nous réveilla. Malaise de sortir du lit chaud, courbaturé par trois jours de voyage, dans une chambre froide aux murs nus où l'aube grelotte...

Don Genaro, tout en sifflotant une vieille cuéca du temps de Margaréjo, faisait ses préparatifs : armes, boussole, lorgnette, etc. Lorsque tout fut prêt, il m'entraîna au dehors non sans m'avoir fait boire une de ces matinales gorgées d'eau-de-vie qui vous restituent la douce chaleur du lit qu'on a quitté.

À peine avais-je fait quelques pas hors de ce patio caillouteux, où des poules gloussaient autour d'une grande calebasse, que je butais — oui, c'est le mot — avec la cordillère du Yana-Lique. Imaginez un gigantesque et inexplicable exhaussement qui vous barre la route, une invraisemblable muraille chinoise qui subjugué et domine un grand coin de la planète et au pied de laquelle vous n'êtes qu'un infime moucheron qui bat de l'aile. La cordillère s'allongeait violemment devant nous, à droite, à gauche, à perte de vue. Je levais la tête... Son faite enveloppé de brumes semblait s'être enfoncé dans le ciel, comme pour l'étayer et lui donner cette consistance si nécessaire à toute source d'idéal.

Le sol me sembla d'une couleur fauve. Il y avait, çà et là, de profonds ravins creusés par l'eau des torrents. Je cherchai en vain le sentier par où nous devons monter. Don Genaro, le sourcil froncé, palpait la terre, les pierres, les petits cailloux qui entraînent le vent et les pluies. On aurait dit un magicien qui reprenait contact avec les éléments asservis à sa science. Je scrutais ses moindres gestes. Tantôt, c'était une caresse qu'il déposait sur une roche, comme s'il eût flatté la croupe d'une jument très estimée, tantôt ses doigts se crispaient et semblaient faire un effort pour soulever une lourde dalle. Soudain, il se baissa et ramassa une pierre noirete aux reflets de papier brûlé. D'un coup sec, de son petit marteau de cateador, il l'écoina et me regarda de son habituel regard triomphateur.

— Alluvion d'étain, murmura-t-il. Cassitérite du 70 %. Le filon doit se trouver là-haut, à fleur de terre, peut-être... De pareils échantillons, je n'en ai vu qu'à Uncia, chez Patino, ou chez Sainz, à Llallagua. Voyez comme c'est lourd... Jeune homme, jeune homme, il y a du succès dans l'air. Et maintenant, à l'œuvre.

Le majordome de l'hacienda, un vieillard au visage blême et au poncho colorié, vint nous offrir ses respects.

— Le Lique... Hum ! c'est une cordillère dangereuse, messieurs, nous dit-il d'une voix presque éteinte. C'est la région des grandes tempêtes... Le ciel est-il

bleu, y a-t-il du soleil à flots?... Faut pas s'y fier. En moins de temps que je ne mets pour vous dire ces quatre mots, le ciel devient noir et un vent épouvantable balaie tout. Parfois aussi, c'est la pluie ou la neige. Malheur au voyageur surpris par la nuit. J'ai connu des cas où...

— Je sais, je sais, señor mayordomo, interrompit don Genaro, mais tout cela, c'est bon pour les amateurs. La montagne sait à qui elle a affaire. Elle est mauvaise comme une femelle, j'en conviens, mais elle cherche un maître. Heureux celui qui saura lui en imposer. D'ailleurs, elle me connaît. Il y a quarante ans, je lui fis une petite encoche qui ne doit pas être tout à fait cicatrisée... Eh bien, on va renouer de vieilles relations. Voilà tout.

— Puissiez-vous avoir bonne chance! reprit le majordome. Si vous voulez, je pourrai vous faire aider...

— Non, non, nous ne tenons pas du tout à vous déranger, renchérit don Genaro. D'ailleurs, nous serons ce soir de retour, j'espère.

— Je l'espère bien, moi aussi, señor, conclut le majordome, d'un ton patelin...

Mon étonnement fut bien grand, lorsque don Genaro m'apprit que toute l'ascension serait faite à pied.

— Si par hasard vous vous fatigiez, mon jeune ami, ajouta-t-il, eh bien, cette bonne brute de El Inttiri, qui est corvéable et chevauchable à merci, vous portera sur son dos. Après trois bonnes chiques de coca, ce moricaud battraît des records que les Jeux olympiques n'ont pas encore enregistrés.

J'examinai El Inttiri pour la première fois. Un inexpressif visage de bête de somme, torréfié tout au long des sentiers montagnards, me sourit. Je fus frappé par la rondeur inusitée des mollets. Sous la peau cuivrée, des muscles s'entortillaient comme d'inexplicables racines. Il ne parlait que le quéchua, l'harmonieuse langue des Incas. Il courbait toujours humblement la tête en répétant :

— *Ari taiti* (oui, mon père).

El Inttiri chargea sur son dos toutes nos victuailles, une pelle, une pioche, des cartouches de dynamite, des détonateurs, bref tout ce qu'il fallait pour sonder et ausculter le sol revêché.

Nous nous mîmes en route. D'un pas égal, mesuré, profitant de ces mystérieux sentiers de berger qui ne vont nulle part, nous abordâmes le Yana-Lique. Grands dieux, j'aurais préféré escalader une échelle pointée vers le zénith! L'échelle a, au moins, des échelons; vous savez où poser le pied; vous êtes sûr que l'effort de votre jarret produira un mouvement ascensionnel; en un mot, vous connaissez vos moyens. Au Yana-Lique, rien de tout cela. Cette croûte diabolique de terre et de roches pétries dans les mystères du chaos vous repousse; aucune surface stable, si petite soit-elle, ne s'offre à votre pied pour qu'il s'y pose; vous vous exténuez en de longs et pénibles efforts. C'est de l'alpinisme pour écureuils. Montée lente avec des heurts, des tâtonnements, monotone, tout en zigzags, où l'esprit a l'obsession de la ligne droite et la hantise de l'oiseau qui se moque des attaches terrestres.

Pendant près de quatre heures, nous gravîmes ainsi cette inconcevable masse de terre entêtée dans sa posture verticale. J'avais la sensation qu'une grande plaine s'était, tout à coup, cabrée devant nous, par un effet de magie, tel un couvercle; et nous semblions la porter sur notre âme, comme ces monumentales assiettes que certains équilibristes font tenir debout sur leur nez.

Don Genaro marchait devant nous. Ne faisant que des pas sûrs, envoûté par le but à atteindre, il montait sans détourner la tête. Parfois, il se collait aux roches comme s'il eût écouté une voix souterraine...

J'avais un cercle d'acier autour des tempes. Mon cœur battait à grands coups. Je fus bien vite distancé par mes compagnons. De temps en temps, de petits cailloux qui dévalaient m'indiquaient que don Genaro et El Inttiri continuaient à gravir la pente.

Le brouillard avait disparu. Tournant le dos à la cordillère, je regardai le large. Le paysage se déployait à perte de vue, libre, bondissant, tout nuancé du vert pâle des champs où des bœufs surgissaient noirs et minuscules comme des épingles de deuil. Un silence profond planait sur tout. L'hacienda, à mes pieds, se rapetissait comme un cul-de-lampe collé au bas d'un gigantesque in-folio.

La hauteur à laquelle j'étais arrivé était vraiment imposante. Ma lassitude était bien grande. Avisant un providentiel abri formé par trois roches adossées les unes aux autres pareilles à des veilleurs fatigués, je m'y recroquevillai le mieux que je pus. Ma poitrine grondait, grosse caisse affolée.

Combien de temps passait-je là ? Je ne saurais le dire.

Au-dessus de moi, le Lique s'infléchissait un peu en une sorte de repli pour se redresser aussitôt et brandir son faite ébréché comme un cimenterie menaçant le ciel. Je n'osai bouger. Je sommeillai un peu, je crois. Mes compagnons devaient être loin. Le jour, peu à peu, inclina vers le soir. Une grande inquiétude s'empara de mon esprit. Je me rappelai les sinistres prédictions du majordome de l'hacienda. Faisant un effort surhumain, je déchargeai par trois fois mon revolver. Un écho plaisantin prit le bruit et l'emporta au loin pour s'en amuser comme avec une balle sonore qui rebondirait de cime en cime. Un grand aigle passa à tire-d'aile ; le soleil couchant fit reluire son plumage vernissé. On aurait dit un gardien de l'air faisant sa ronde avant la tombée de la nuit.

Quelques instants après, j'entendis un sifflement. Je fis feu pour la seconde fois. El Inttiri ne tarda pas à pencher sa figure bonasse au-dessus des rochers en me tendant un bout de papier. « Trouvé cata. Eboulements ont mis à nu formidable filon argent. Inquiet à cause de vous. Montée rude. Beaucoup de neige, déjà. Prudent descendiez hacienda. Méfiez-vous majordome. C'est un gremlin. Discrétion. Renvoyez Inttiri. Poursuivrons cette nuit et demain investigations, pour mieux reconnaître filon. Ci-joint échantillon pris presque surface sol. Attendez-moi hacienda. Amitiés. Subicueta. »

La bonne nouvelle me laissa tout à fait indifférent. A peine pus-je me mettre debout. El Inttiri me regarda d'un air apitoyé et murmura :

— *Sorocchi !* (Mal de montagne).

Il m'obligea à mâcher quelques feuilles de coca qu'il tira d'une sorte d'escarcelle pendue à sa ceinture. Grand bien m'en prit ; puis, cahin-caha, aidé par sa forte poigne, je pus redescendre.

Le majordome m'accueillit avec douceur et m'offrit son lit. El Inttiri, avant de remonter, m'adressa toute une kyrielle de mots inconnus que me semblaient être empreints de sollicitude et de bonté.

Je ne saurais dire si je dormis longtemps cette nuit-là. J'étais toujours en proie au même malaise, quoique un peu atténué. Je me réveillai avant l'aurore. Un grand vent aux mugissements lugubres faisait hurler le chaume des toits. Je songeai à don Genaro rentré dans son ancien terrier après trente ans d'absence et y trouvant un filon d'argent comme présent de bon retour. Caprices du sort inexplicables et fatidiques !... Toute la journée, la tempête fit rage. Grêle et eau. Le majordome, à l'heure du déjeuner, me dit :

— C'est, à la fois, la dernière pluie d'été et la première poussée de l'hiver. Il doit avoir neigé, là-haut. Quand au señor Subicueta, il a dû passer une nuit assez incommode. Bah ! c'est un vieux mineur qu'on ne prend pas au dépourvu.

Je ne sus que répondre. Par un des carreaux de la fenêtre, dont la moitié était du verre trouble et l'autre un carré de papier gommé, je me contentai de regarder tristement la cordillère toute hachurée par la pluie.

Pendant quatre jours, j'attendis le retour de mes compagnons. Justement alarmé, je priai mon hôte d'envoyer ses gens. Le vieillard branla du chef sans souffler mot. Alors, pour orienter les recherches (imprudence, fruit du désespoir),

je lui tendis l'échantillon que don Genaro m'avait envoyé. Il ferma de longs doigts crochus et sales sur la pierre, la soupesa et l'observa longtemps.

— C'est de l'argent, dit-il. Ça ne m'étonne pas. Hum ! C'est un filon que bien, bien des hommes ont poursuivi. Mais il paraît qu'il ne porte pas bonheur. Un Anglais qui parlait peu et qui payait en pièces d'or s'est à jamais perdu là-haut, le 25 août 1903. Ah ! je me rappelle bien, allez. Des fièvres paludéennes contractées au *vallé* m'avaient terrassé, et je ne pus lui adresser les réflexions que la loyauté m'oblige à faire à tous ceux qui m'ouvrent leur cœur. Il partit de bon matin, sac au dos et un gourdin ferré à la main. Un *yokkallito* (gamin) l'accompagnait. On n'a jamais revu ni l'un ni l'autre. La mère du petit a marché par monts et par vaux en l'appelant comme on appelle les chevreaux égarés. Elle a cherché longtemps. Elle a pleuré longtemps. Elle en est morte. Depuis lors, j'ai cru, moi aussi, que le métal du Yana-Lique est décidément fatal. Nous tâcherons de porter secours à don Genaro, s'il en est temps encore.

Peu après, quatre gaillards vinrent me trouver. Mon hôte leur tendit l'échantillon avec le geste du chasseur qui dresse ses chiens en leur passant du gibier mort sous le nez :

— *Supai colque*, murmura l'un d'eux, en quechua (argent diabolique).

— *Cordillera bravísima*, renchérit un autre, en espagnol.

Je haussai les épaules. Alors, voyant mon incrédulité, l'un des hommes prit la pierre et, avec la lame de son canif, la taillada à plusieurs reprises et la mouilla ensuite. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en voyant qu'elle s'empourprait comme si un sang insoupçonné commençait à sourdre des blessures qu'on venait de lui faire !

Les hommes partirent. Ils revinrent cinq jours après, hâves, exténués. Aucune cata, nulle part... Aucune trace là-haut, comme si nul homme n'eût jamais posé le pied. Rien que des rocs en colère dressés dans la tempête. J'en fus atterré.

Peu à peu, le temps se remit au beau. J'attendis deux, trois semaines. Rien. De nouvelles recherches demeurèrent sans résultat. L'hiver, brusquement survenu, me fit perdre toute espérance. La mort dans l'âme, je dus quitter cette hacienda somnolente et son majordome chétif et pessimiste.

Je ne sus jamais la fin de l'histoire que don Genaro avait commencé de me raconter à Potosi, le soir de notre première rencontre. Peut-être que cette fin-là n'est, au fond, que celle de cette histoire-ci.

Je vois encore don Genaro, au petit jour, gravissant la côte d'un pas ferme. Je me dis qu'il est monté, gonflé de foi, bien haut, bien haut, là où les hommes alourdis par leur misérable ossature n'atteignent jamais.

Don Genaro s'est évanoui dans l'azur. Il doit savoir maintenant — lui qui savait tout — quels sont les étranges maléfices qui rendent cette cordillère cruelle et avare. Mais il ne le dira à personne. C'est un beau secret qu'il a payé trop cher.

Quant à moi, je garde ma mine, telle qu'elle est, chimérique et fatale. Je jeûnerai dix jours sur huit plutôt que de ne pas payer au fisc les impôts qui protègent mon droit de propriété... Ma mine s'appelle toujours « l'Âventure ». C'est la plus grande mine d'argent du monde. Un échantillon ? Le voilà ! C'est du métal, comme on n'en voit pas souvent. 80 % d'argent... Cette incomparable pierre aux reflets bleutés saigne comme un corps humain au contact d'une lame...

Et maintenant, je vous attends, capitalistes des deux hémisphères, friands de fructueux placements, banquiers de Wall Street, de la City... Tenez prêts vos gros sous prolifiques et malins. Ma mine est la plus grande mine d'argent du monde. La mort l'a prospectée — signe infaillible de richesse.

## LA BONNE CHANCE DE DON ALVARO TRIGUEROS

---

— Ma situation est intenable, monsieur le Principal. Je dois quatre termes. Mon propriétaire est homme à me chasser. Quel scandale ! Le professeur de langue castillane du collège Pichincha mis à la porte de son logis... Le prestige de notre docte corporation ne pourrait qu'en pâtir...

— Mais que voulez-vous que j'y fasse, monsieur le professeur ?

— Une avance de deux cents bolivianos, je vous prie.

— Impossible, impossible ! Ce n'est pas réglementaire... Que diraient vos collègues ?...

— Je ne peux pourtant pas coucher à la belle étoile... J'ai femme et enfants...

— C'est très ennuyeux, en effet...

— Ces pauvres petits... Ah ! si j'avais ma belle-mère, mais elle est morte... Je les aurais envoyés à Aréquipa... Mettez-vous à ma place, monsieur le directeur...

— Ecoutez, señor Trigueros, j'ai une idée. Dans dix jours, le collège sera vide. Je vous offre la grande chambre du troisième patio, celle, vous savez, où l'on garde les tableaux synoptiques et les cartes... Occupez-la pour toute la durée des vacances. Elle est vaste et possède une fort belle cheminée où vos enfants pourront se réchauffer. Ces derniers étés ont été si humides...

— Vous êtes bien aimable, mais...

— C'est l'ancienne salle du chapitre des Bethlémites, cet ordre religieux chassé avec autant de sagesse que d'à-propos par le grand maréchal d'Ayacucho. Vous y serez fort bien.

— J'aurais tant désiré une petite avance en espèces...

— Impossible, vous dis-je. La salle du chapitre...

— Ou le pavé, monsieur le Principal. Soit. J'accepte.

— Mais naturellement, voyons... Vous êtes, d'ailleurs, un homme d'esprit et de bon sens.

— Mais j'ai si peu de chance...

— La chance... Peuh !... c'est une drôle de chose... elle vient parfois trop tôt... souvent même, trop tard... En attendant, vous aurez un abri pour vos enfants... Deux mois sans tracas... Ensuite... la Providence fera le reste.

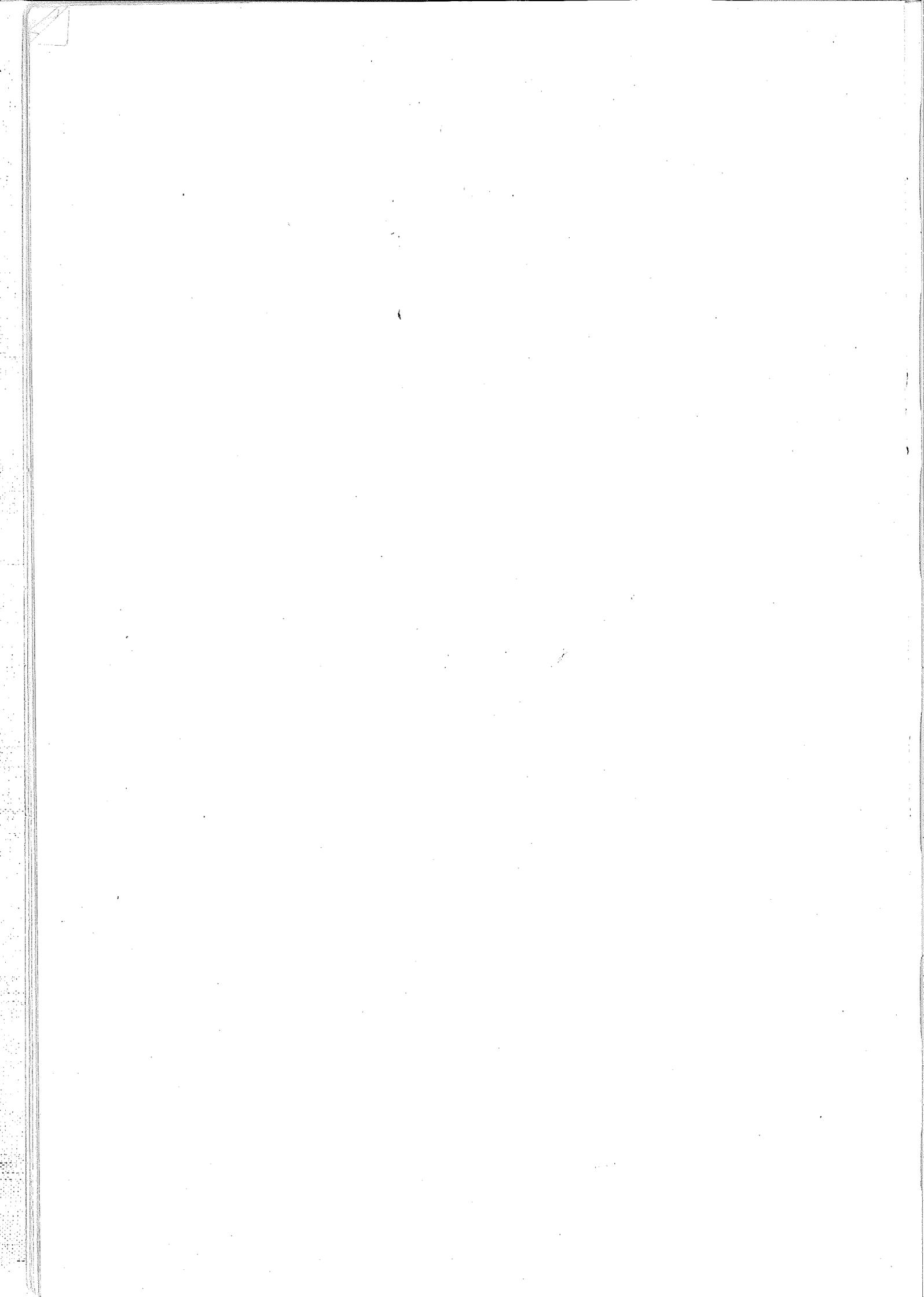
— Admettons...

Et, don Alvaro Trigueros, après s'être incliné cérémonieusement, s'éloigna, rassuré et digne.

Il traversa la place Pichincha décorée d'arcs inexplicables qui semblent d'inutiles ponts jetés sur des courants d'air. Il était fluët, mais déguindé. Un melon, semblable à une morille rabougrie, faisait la bascule sur son crâne chauve. La redingote (on en porte encore à Potosi), avec des teintes dégradées allant du vert bouteille au vert vieux-billard, lui donnait l'aspect d'un minable clergyman qui



PENDANT PRÈS DE QUATRE HEURES, NOUS GRAVIMES AINSI  
CETTE INCONCEVABLE MASSE DE TERRE ENTÊTÉE DANS SA  
POSTURE VERTICALE. (Page 47.)



aurait adopté la règle de saint François. Vu de dos, quand il levait les bras, on aurait dit un épouvantail planté dans la vie, comme dans un champ de fèves. Son visage ? N'en parlons pas. Un petit nez de poivrot renifleur battant des ailes devant deux joues marbrées par la poussée tenace d'une barbe hebdomadaire. Ses oreilles ? Deux paravents ourlés de pourpre. Yeux de taupe. Des furoncles, parfois. Type de l'ancien cuistre auquel il ne manquait que la calotte à gland et les besicles. Les mains ? Plébiennes, l'index et le pouce formant une sorte de pince de homard rougi par le froid ; tout au long des doigts, des engelures paraient l'épiderme de cet éclat frais et violacé qu'ont certains tubercules à peine déterrés. Et les pieds ? Taillés en spatule, véritables pieds de plantigrade ; si, un jour, la terreur les pétrifiait, ils serviraient de socle à l'invraisemblable statue de don Alvaro Trigueros...

Ainsi, tel que vous le voyez, miséreux et ridicule, il jouissait cependant d'une certaine popularité dans la ville.

\*  
\* \*

Potosi fut naguère l'aimant de milliers d'hidalgos avides, petits conquistadores, profiteurs malins de la conquête de leurs aînés.

Martinez Véla nous a laissé de fort savoureuses pages sur les faits et gestes de ces gens. Deux cents ans de luttes, de passions heurtées, d'appétits voraces... Toute la ruée des plus vils instincts, sous le couvert d'un beau nom ou la protection d'un crucifix...

Aujourd'hui les ruelles étroites et montantes où, jadis, on vidait les querelles, la dague au poing, aux lueurs d'un falot, se figent sous l'insolence de l'électricité. Plus de sombres recoins ni de mystère. La clarté a tout démasqué. Les maisons blasonnées, jadis blanches, portent du fard au front, telles de vieilles courtisanes. Ocre, rouge vert... Les modernes ont cru, avec du badigeon criard, se refaire une ville. Ils n'ont fait que l'enlaidir et la dégrader.

Une locomotive s'amuse, parfois, au loin, à perforer le silence d'une succession de sons en vrille, jeune bourreau de la vieille cité. Deux trains par semaine la relie au monde...

D'innombrables couvents dressent çà et là leurs tours ajourées. Ils sont massifs et vénérables ; sur eux s'étayait la puissance de lointains rois. Ville tourmentée dont chaque pierre sue le drame ; méfiante et farouche, elle a l'air de vous regarder par en-dessous.

Autour de la sombre Monéda, aujourd'hui inutile, s'étagent des quartiers pouilleux où une multicolore foule d'Indiens et de mineurs circule et jacasse. Eventaires de marchands turcs. Fourneaux allumés, crêpes noircies au fond des poêles, avec des reliefs de médailles huileuses. Fringales. Incessant besoin physique de lutter contre l'altitude et l'usure. Houles de soleil. Rondes d'éternelles éphémères : les poussières du minéral. Relents d'alcool, de coca et de vermine.

Partout, divisé en rues ou en impasses par le doigt de l'ombre, une agglutination de maisonnettes accroupies, à demi mortes de froid. Le chaume des toits a disparu, ou presque, remplacé par la tôle gaufrée dont le métallique éclat n'est qu'un piteux cache-misère.

Et, comme cadre à cette vie grouillante de mercantis et d'aventuriers, une contrée morne et aride. Mamelons pelés, sillonnés de sentiers, se tenant les uns aux autres en un ondement figé de houle de terre. De-ci de-là — flore chimique de ces terres mâles et âpres — le jaune des sulfures ou le rouge des oxydes. Au loin, tout un éparpillement de huttes brunes qui fument comme ces restes de sarments, qu'on brûle dans les vignes d'Europe, vers la Toussaint.

Et tout ce paysage qui tour à tour s'aplatit, se relève et s'infléchit en ravins reste là, bouche bée, devant le Potosi. Depuis cinq siècles qu'on le taraude et le

fouille, il dure, solitaire, immuable, avec son énorme cône fauve et son air dégoûté de bête à métal...

Aux hidalgos de naguère a succédé toute une foule cosmopolite et bigarrée : Yankees, Slaves, Allemands, Espagnols. Enrichis par l'envolée de l'étain, on les reconnaît aussitôt à leur parler rude et à leur voix claironnante. Ils propagent aux quatre vents leur chance outrancière. Cow-boys de l'Ouest, pêcheurs de Spalato ou de Raguse, baturros de Biscaye, ils portent chaîne d'or sur bedon arrondi ; on leur donne du « don », ce qui, à leurs yeux, est comme un titre de noblesse. Ils sont larges, obligent aisément en un vaniteux réveil d'une singulière philanthropie. La fortune les rend sentimentaux.

A cette élite de mineurs fortunés se mêlent des indigènes à la bourse légère, détenteurs des charges publiques. Sous-préfets, magistrats, professeurs, avocats ou notaires, mal payés, ballottés par la politique, qui remplacent l'orgueil de la fortune par le sens très développé de leur propre valeur. Les préceptes rigides des lois scellent leurs lèvres, les amincissent et leur donnent cet air pincé et hautain que les générations futures ne s'expliqueront pas. Jamais affairés ni nerveux, ils ont le train de la justice ou des bonnes intentions. Friands des coups d'encensoir et de chapeau, quand ils vont dans la rue on leur cède le trottoir. Une auto qui passe les gêne. Coiffés de melons vieillots, le cou encarcané dans un haut faux col — horrible reste de l'ancienne fraise — ils se survivent. Et ainsi, riches de leur science et de leurs fonctions, ils perpétuent, sous une jaquette aux basques surannées, la pompe des anciens gouverneurs espagnols.

C'est parmi ces gens-là que vivotait don Alvaro Trigueros. Il n'avait ni le débordement trivial des uns ni la sévérité archaïque des autres. Il les retrouvait tous les soirs au cercle, autour des tables où l'on boit et où l'on joue. Comme un ivrogne à l'odeur de l'alcool, il allait d'une table à l'autre ; à défaut d'écus, il jetait sur le tapis vert des mots fort plaisants qui mettaient tout le monde en liesse. Comme il arrondissait sa science en raison directe de l'ignorance de ses auditeurs, il les éberluait par d'abracadabrants systèmes d'économie politique échafaudés sur l'ambition et le hasard. Il se faisait ainsi le porte-voix inconscient de la vieille ville minière. Et plus d'un coquin enrichi regardait d'un œil à la fois narquois et méfiant ce théoricien falot de son propre cas...

Ainsi, parmi la fumée des cigarettes, les jurons, les quintes de toux et les éclats de rire, don Alvaro Trigueros dévidait ses soirées. Autour des groupes où tintaient des pièces d'or, il rôdait comme un chien qui attend un os. Il lui arrivait souvent de prendre place derrière le favori de la chance. Il avait l'air de participer ainsi aux délices du gain ; il tendait le cou et louchait d'un air drôle à l'instant où le vainqueur ramenait à lui, d'un geste large, l'enjeu disputé. Ensuite, ses yeux se posaient mélancoliquement sur le tapis vert, cette parcelle du paradis perdu.

On lui offrait des boissons chaudes et fortes, par affectueuse compassion. Alors, devenu sentimental, il soupirait : « Ah ! la chance ! » L'avait-il assez courtisée, cette mystérieuse et inaccessible garce. Elle n'avait jamais daigné lui être propice, à coup sûr, rebulée par son pauvre sourire quémendeur tendu, entre deux oreilles, comme une corde usée...

Un soir, Mijalitch, un Yougoslave qui avait déjà pignon sur rue, lui avait dit :

— Pas de bile, don Alvaro ; quand votre heure viendra, vous aurez de l'or à en pleurer...

Mais Trigueros avait remué la tête d'un air sceptique. Voilà quinze ans qu'il attendait cette heure fameuse... Il attendait quand même, toujours... La compagnie de ces individus rudes et riches lui faisait oublier sa misère. Il payait en aphorismes et en idées profondes ou baroques. Pendant qu'ils se battaient à coups de dés, il prenait le soin de penser pour eux, mettant son cerveau au service de ces êtres à moitié ivres dont les doigts se crispaient sur des billets crasseux.

Au petit jour, il rentrait chez lui, les oreilles bourdonnantes et le pas incer-

tain. Sans faire grand cas des jérémiades de sa femme, il s'endormait en rêvant de gains mirobolants et de fantastiques parties où il pataugeait dans des monceaux d'or... Mais à neuf heures tapant, les yeux gonflés, la voix pâteuse, sans même avoir mouillé le bout de son nez enluminé, il expliquait, chaque matin, à des gosses grelottant de froid les règles du clair idiome castillan. C'était une façon très noble d'attendre cette heure de la chance, si souvent prédite...

\*  
\* \*

Les élèves sont partis en vacances. Le collègue Pichincha est silencieux.

Doña Conchita de Trigueros, installée dans la grande salle mise à la disposition du professeur, vaque aux soins du ménage. Don Alvaro rentrera bientôt ; il emploie ses vacances à des travaux de copie chez le notaire du coin. Les enfants jouent dehors avec les petits Indiens du quartier.

La soirée est presque douce. Une grande nappe de soleil déferle dans la chambre que le pauvre mobilier des Trigueros, sauvé de la saisie, ne meuble qu'à peine. Deux lits, une table, quelques chaises... Dans un coin, posé sur une malle, un *Enfant-Jésus* en cire, entouré de bouquets de fleurs d'oranger, repose sous une cloche en verre. Au mur — unique ornement — le diplôme de don Alvaro, dans un cadre dédoré.

L'ancienne salle du chapitre des Bethléemites a fort belle allure. Haut plafond aux solides poutres de chêne. La boiserie, saccagée par des vandales, s'accroche encore par places à la muraille ; trois stalles subsistent, intactes, profondes, creusées comme des pirogues verticales dans un même tronc d'arbre ; leur cintre est harmonieux et l'on distingue encore, en certains endroits, en haut relief, des coquilles de pèlerins et l'étoile de Bethléem tout ébouriffée de rayons...

Mais ce qui attire surtout le regard, c'est une monumentale cheminée : la jolie fille du logis. De capricieux entrelacs courent, en une ronde légère, décorant le foyer d'une gracieuse dentelle. Dans le cartouche, l'étoile symbolique semble en marche vers Bethléem, et deux crosses abbatiales croisées renversent, de part et d'autre, sur les bords, leurs gros fleurons rococo. C'est une cheminée ventrue et profonde, grande mangeuse de bûches et de fagots. Transfigurée par la flamme et les gros tisons, elle chauffait toute la communauté par les glaciales matinées d'autrefois. Et, aux heures de discussion ou de confession à haute voix, c'est elle qui habitait d'écarlate ou de soufre les orateurs et les pénitents.

Sous son énorme manteau mouluré, où quatre hommes se tiendraient à l'aise, le pot-au-feu bout. C'est le maigre repas du soir. On dirait, tant la cheminée est grande, une marmite d'enfant posée, pour s'amuser, sur un feu d'allumettes...

Doña Conchita s'est assise dans une des stalles. Elle a placé sur ses genoux du vieux linge. La jambe croisée, le torse en avant, le regard vague, elle lève l'aiguille.

Le silence est profond. Parfois, le bouillon déborde et les charbons de l'âtre crépitent. Au dehors, le patio carré semble un grand dépôt de soleil. Par-dessus le mur, le Potosi pointe au loin, éternel surveillant des êtres et des choses.

Doña Conchita avait dû être une bien belle personne. Visage ovale au menton coupé d'une ride et aux joues rondes. Teint blême qui dit les veilles, les privations et les chagrins. Autour des paupières, la peau défraîchie a ce pointillé bistre des camélias qui se fanent. Seules, les prunelles gardent leur beauté ; profondes et noires, elles semblent receler une étrange force. Toute l'ardeur de son pauvre corps anémié est là, gardée à vue par une sorte de résignation animale qui alourdit le regard.

Yeux dépités pour qui chaque vision du monde fut un douloureux mécompte, yeux de mystique sans foi, d'amoureuse sans amour, yeux de femme déjà vieille à quarante ans...

Doña Conchita était née à Arequipa, une jolie petite ville péruvienne qui, au pied d'un romantique volcan — le Misti — déploie encore la grâce désuète des anciennes cités espagnoles. Elevée par une mère négligente et étourdie — qui disait son chapelet entre un bonbon et une médisance — elle avait consacré son jeune âge à la pratique exaspérée de la religion et à la lecture de fadasses romans anglais mal traduits.

A quinze ans, son âme ainsi nourrie de sentimentalité, de clairs de lune et d'orageuses passions se tournait déjà de tous côtés à l'attente de quelque miracle. Son corps, violemment fouetté par une atmosphère sèche et électrisée, avait eu de bonne heure des élans fort troublants. Bien souvent, du haut d'une terrasse, la nuit, elle avait tendu ses lèvres vers l'imaginaire héros qui devait lui ouvrir les portes du bonheur.

Un jour, elle avait connu, chez un de ses oncles, un jeune Bolivien qui venait assister à un congrès pédagogique. Quelques regards échangés et deux phrases mielleuses avaient suffi à bouleverser Conchita. Cet Alvaro Trigueros était bien celui qu'elle attendait. Et, après un grand nombre de poèmes de Becker et de Campo Amor lus joue contre joue, sous la tonnelle du jardin, ils s'étaient mariés. Puis le couple était parti vers Potosi, où Alvaro venait d'être nommé professeur de langue castillane.

Il y avait plus de vingt ans de cela. Après la griserie des premières caresses, les désillusions étaient survenues. Transplantée dans une ville triste et froide, Conchita sentit tout d'abord une mélancolie éperdue qu'en vain elle tâcha d'oublier entre les bras de son mari. Et puis, tout au long des mornes années, aux premiers désaccords, aux froissements, aux petites fêlures journalières avaient succédé les fuites d'Alvaro vers de vagues tripots, sous prétexte de fallacieux gains. Songes radieux effondrés en cendres... L'atroce certitude d'une vie gâchée, les grossesses, les dettes, les déboires, les larmes. Sa mère était morte. Les parents d'Arequipa avaient dû l'oublier. Et maintenant, seule au monde, face à cette légendaire montagne d'argent qui l'écrasait de son opulence, elle vivait sous la hantise de la misère et de la vieillesse.

Elle avait bien tâché de tisonner quelquefois le feu de ses illusions. Les livres, ces animateurs de son adolescence, relus pour tromper l'ennui des veillées, avaient en vain redit à son oreille les mots cabalistiques de jadis. Mais le mensonge éclatait à chaque ligne. Tous ces récits d'artificielles amours dans de somptueux châteaux d'Ecosse ou de Souabe juraient avec la pauvreté du logis et avec l'amertume de son âme. Leur éclat semblait terne et leur éloquence creuse. Vieux prophètes sans prestige qui s'acharnaient à promettre la fortune aux misérables et le bonheur aux trépassés. Et elle avait fini par détester ces écrits malsains qui avaient déformé son esprit en lui donnant une fausse image de l'humanité. Un jour, prise de colère et de dégoût, elle brûla tout, de peur que ces ouvrages ne revinssent empoisonner ses pensées d'arrière-saison. Elle en avait fait une sorte d'autodafé. Et, lorsque tous ces feuillets pernicieux furent convertis en cendres, elle put désormais contempler sa destinée avec la sérénité veule du bœuf sous le joug...

Aussi doña Conchita, qui ravaude machinalement, semble avoir oublié cette lamentable faillite de sa vie. Son âme s'est engourdie. Sa cervelle est figée. L'avenir ne peut plus être qu'une succession de journées grises tombant dans un trou noir...

Tout à coup, la chambre commença à se remplir de fumée. Le vent du soir grondait dans la cheminée. Lorsque don Alvaro rentra, il aperçut sa femme se démenant dans un nuage bleuâtre.

— C'est du bois vert que tu as mis là, s'écria-t-il.

— Non, Alvaro. Ce sont les restes de la vieille caisse dénichée dans les combles.

— C'est donc la cheminée qui ne tire pas, crédeu ! Qui est-ce qui va pouvoir ramoner ça ?

— Mais, tout à l'heure, ça marchait très bien, reprit Conchita. J'ai entendu un grincement là-dedans et puis un bruit de volet brusquement ouvert. Tiens, écoute, ça grince encore...

— Oui, en effet... Quelque solive descellée, peut-être... Enlève ton fricot de là. Nous nous exposons à manger ce soir une délicieuse soupe aux mites.

Doña Conchita dut transporter au dehors tout son attirail culinaire, cependant que don Alvaro s'introduisait sous le manteau de la cheminée pour l'explorer à loisir.

— Conchita, s'écria-t-il, c'est une sorte d'écran qui bouche à peu près le tuyau. On aperçoit, tout autour, un liséré de lumière.

— Prends donc l'échelle et monte voir. Tâche d'arranger ça. Par mauvais temps, je ne pourrais jamais faire la cuisine, au dehors.

Quelques instants après, don Alvaro, en bras de chemise, disparut dans l'ancre enfumé. Sa femme veillait à la stabilité de l'échelle.

— Concha... c'est lourd à soulever, sais-tu ?

— Y vois-tu bien ?

— Très peu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Attends...

Des débris de plâtras noirci tombèrent sur Conchita.

— Attention, tu peux m'assommer, Alvaro.

— Fais pas bouger l'échelle... nom de nom !... C'est une sorte de soupirail qui débouche dans la cheminée. Un volet de fer en obstruait l'entrée. Le vent a dû le rabattre... Je vais le remettre en place... Heu ! c'est lourd...

L'échelle grinça.

— Voilà ! C'est fait. Plus de crainte que cette espèce de portillon ne retombe. Je descends...

Et don Alvaro, tel don César de Bazan au troisième acte de *Ruy Blas*, bondit hors de la cheminée. Conchita écarquilla les yeux. Était-ce bien son mari, ce diable noir au regard effaré ? Pour la première fois depuis bien longtemps, elle partit d'un frais éclat de rire. Le crâne de don Alvaro portait une calotte de suie moelleuse et brillante comme un velours ; de sombres balafres sillonnaient son visage et son nez luisait, trogne de charbonnier.

Il haussa les épaules d'un air ennuyé et se contenta de dire :

— Verse-moi de l'eau dans la cuvette.

Ce soir-là, on dîna mal. Conchita abandonna la vaisselle dans un coin sans la laver et demeura longtemps songeuse.

Don Alvaro, au bout de la table, poursuivait ses travaux de copie. Les enfants s'endormirent.

— Alvaro, dit Conchita, je me demande où mène ce soupirail.

— Femme, il mène aux enfers, répondit don Alvaro sans lever la tête.

— Ne crois-tu pas qu'on pourrait y jeter une sonde ?

— Bah ! je n'ai pas de temps à perdre... Et puis, je n'ai guère envie de me fourrer de nouveau là-dedans... sais-tu ?

— Est-ce que le soupirail est bien large ?

— La paix !... laisse-moi travailler... j'en ai encore pour une bonne demi-heure... Ah ! zut ! j'ai perdu la ligne... où en étais-je, voyons ?...

Et, tout en bougonnant, don Alvaro, de son gros doigt couperosé, semblait tracer aux mots courant sur le papier de fantastiques itinéraires... Tout à coup, il dit :

— Ah ! Voilà !... *Le bailleur aura le droit de...* Oui, c'est ça... *Le bailleur... aura... le... droit...*

Et il reprit son travail. Tout retomba dans le silence. La bougie brûla d'une flamme droite, accrochant au crâne du professeur des reflets ivoirins. Le reste de la chambre était enfoui dans l'ombre. A peine distinguait-on Conchita, le menton appuyé sur la main, qui restait là, immobile et pensive...

Le patio, aperçu par la porte entr'ouverte, semblait une citerne vide. Le vent lui donnait parfois de violents coups de torchon. Au loin, la cloche d'un couvent sonna le dernier couvre-feu. Le son, à l'instar de la lumière, acquerrait, à une pareille altitude, une étrange intensité.

— Vas-tu bientôt finir, Alvaro ? demanda Conchita.

— Oui, mais si tu as sommeil, couche-toi.

— Non, je n'ai pas sommeil... Ne crains-tu pas que le couvercle du soupirail puisse retomber de nouveau ?...

— Non, non, grommela don Alvaro.

— Sinon, demain nous aurons encore de la fumée...

Pour toute réponse, la plume grinça dans un accès de nerveuse hâte.

— Mais où peut-il bien conduire, ce soupirail ? murmura Conchita après une longue pause.

— Que veux-tu donc que je sache !... A quelque cave, je pense. Ces murs de couvent sont aussi épais que ceux des forteresses.

— Ce peut être un escalier dérobé.

— Cela ne m'étonnerait guère... Les Bethléémistes étaient de sacrés gaillards, sais-tu ? Il paraît que d'ici au couvent de... il y a un souterrain où jadis les Révérends...

Et le rire de don Alvaro fusa aigre et sacrilège.

— Et tu crois que le soupirail mène à ce souterrain-là ? questionna-t-elle derechef.

— Sais-tu que tu as l'air de t'y intéresser beaucoup trop ?

— Oui... beaucoup. Un soupirail qui s'ouvre sous le manteau d'une cheminée est chose fort étrange.

— Allons... allons... voilà que tu commences à exciter ton cerveau. Baste ! L'accroc est réparé. N'en parlons plus.

— Tu aurais dû passer le bras, explorer un peu... jeter un morceau de plâtre, crier même pour calculer la profondeur à l'intensité de l'écho... en un mot, savoir à quoi t'en tenir.

— Ta... ta... ta... Te voilà partie... Laisse ta cervelle tranquille, te dis-je... Toujours la même, toi... Tu t'excites pour un rien. La fantaisie, ton éternel dada... Allons ! au lit. Ce travail idiot m'a abruti... Y a-t-il du vin ?

— Oui, un peu, je crois...

— J'ai soif.

Elle lui servit un fond de bouteille, qu'il lampa d'un seul trait.

— Ecoute, Alvaro. Si tu montais voir...

— Quelle idée !

— Que veux-tu, c'est plus fort que moi... Je n'en dormirais pas de la nuit... monte... je t'en prie !...

— Ah ! ouïche ! pour que tu me ries au nez...

— Non, je n'ai plus envie de rire, maintenant.

— Et puis il est tard, voyons, on fera ça demain... au grand jour.

— Non... maintenant... maintenant même... dis ?...

— Mets donc de côté cette folle lubie...

— Tu n'es pas gentil.

— Allons, bonsoir. Je me couche, moi...

Il eut un bâillement. Et, cambrant le torse, il fit le geste d'enlever son vieux veston décoloré qui remplaçait, à la maison, l'archaïque redingote.

— Eh bien, j'irai moi-même voir ce qu'il y a là-dedans, fit-elle d'un ton

résolu. Je reviendrai à mon tour toute barbouillée de suie. Tu pourras en rire à ta guise, Alvaro...

— Es-tu folle ?...

— C'est plus fort que moi, te dis-je. J'emporterai mon rat de cave... Tu m'attacheras une corde à la ceinture... Si le soupirail ne conduit nulle part, tu n'auras qu'à tirer et tu me ramèneras...

— S'il t'arrive quelque chose, ce sera tant pis pour toi. Tu es prévenue.

— Soit, je ne crains rien.

Conchita, frémissante, revenue subitement aux enthousiasmes de la vingtième année, fut bientôt prête à grimper. Elle s'était coiffée d'une sorte de bonnet phrygien qui, tout en lui servant de serre-tête, la préserverait des coups. Un grand tablier bleu de cuisine avec une énorme poche de kangourou complétait son accoutrement.

Elle s'engagea résolument dans la cheminée. Ses yeux brillaient d'un étrange éclat. On l'entendit grimper l'échelle. Après un moment, don Alvaro sentit que la corde filait lentement entre ses mains et puis elle s'arrêta net. Il calcula la distance : trente mètres environ. Il attendit longtemps. Aucun tiraillement, aucun appel. Le silence était profond. Il fixa stupidement le verre vide et la chandelle sinistre avec sa flamme droite. Une sueur glacée lui marbrait les tempes. L'horloge sonna de nouveau une heure. Onze heures... minuit peut-être... Son cœur commença à battre précipité, éperdu, comme mis en fuite par quelque idée effroyable... Ses mains pressèrent avec force ce câble devenu mou et inutile ; on aurait dit le filin brisé de quelque bouée partie à la dérive. Tout à coup, il cria :

— Concha ! Conchita !

Sa voix se précipita dans le tuyau de la cheminée où, à l'autre bout, une étoile venait de coller son œil de vif-argent. Et tout retomba dans le silence.

Il resta longtemps ainsi, le regard vague, cramponné à cette corde comme à une idée stupide.

\*  
\* \*

... Conchita, après une dizaine de mètres glissés dans un étrange entonnoir en pente, avait trouvé un escalier qu'elle descendit à tâtons. Après avoir allumé son rat de cave, elle aperçut une porte basse que les siècles avaient boutée hors de ses gonds. Une odeur fade de pourriture et d'humidité la prit à la gorge. Tout effrayée, elle faillit rebrousser chemin. Hostile et muette, une chambre était là, bourrée de ténèbres. Conchita recula, les oreilles toutes bourdonnantes du tumulte de son cœur qui, pris d'une subite panique, bondit si haut qu'il lui obstrua la gorge comme un gros tampon frémissant. Elle faillit s'évanouir.

Mais voici que, devant elle, mille petites lueurs mouchetèrent la nuit souterraine, à l'appel de son lumignon. Dans d'innombrables niches creusées dans la paroi, plusieurs rangées d'ostensoirs, de ciboires, de calices, de patènes, d'aiguières et de burettes flamboyèrent. Des pierres précieuses éteintes par l'ombre séculaire s'allumèrent comme des yeux verts, bleus ou rouges. Une châsse fort ancienne, avec ses clochetons et ses piliers ajourés, émergea par magie. L'obscurité semblait un abysse où jadis aurait coulé quelque galion chargé d'or.

Conchita, les yeux grands ouverts, contemplait ce mirage. Son cœur se fit moins pressant. Elle avança, croyant, à chaque instant, que la merveilleuse vision allait s'évanouir. Mais bientôt sa main palpa les objets, un à un. Aux flancs ciselés d'un calice, des émeraudes mirent comme un friselis de feuilles neuves...

Elle fit quelques pas encore. Une Madone, pas plus haute qu'un enfant de deux ans, allongea vers elle un visage indien aux yeux tristes, fendus en amande : la Vierge de Guadeloupe. Elle portait au cou un rang de grosses perles. Les perles !... Conchita en avait tant rêvé. Toutes les héroïnes des romans, jadis lus,

en portaient. Elle revit aussitôt, enchâssé dans sa mémoire, comme dans un cadre sensible, un portrait de Marie Stuart. Visage angélique; sur la collerette tuyautée, deux perles en forme de poire suspendues à chaque oreille... Conchita n'y tint plus. D'un geste peureux, elle dépouilla la Vierge de ses bijoux et s'en para aussitôt. La sainte effigie disparut dans l'ombre, rapetissée et sans prestige.

Et Conchita, pressée, affairée, telle une voleuse, s'empara de tout ce qui lui tomba sous la main : ciboires, calices, ostensoirs... Ronds ou allongés, boursoufflés comme des cloques d'or, pareils à d'anciens hanaps, niellés, ocellés, guillochés, ils demeuraient le rêve tourmenté et vivant d'orfèvres inconnus retournés à la terre. Avec des mouvements incertains, elle les arrachait à leurs niches; ses doigts avaient de courts frissons et, en une seule étreinte, ils épousaient leur grâce et leur forme, leurs hauts-reliefs, leurs arabesques, leurs symboles... Ce fut dans la nuit du caveau une silencieuse débauche du tact.

Aussitôt que Conchita faisait un pas, son merveilleux butin tintait comme la fanfare de la cupidité assouvie. Sa joie était si grande qu'elle ne sentait plus le poids qui l'obligeait à courber le torse...

Elle allait faire, au moyen de la corde, l'appel convenu, lorsque sa lumière découvrit de nouvelles splendeurs : un collier vert d'où pendait une croix étincelante. Elle allongea vivement la main, mais recula aussitôt et sa bouche étouffa un gémissement. En voulant atteindre le collier, elle venait de frôler un visage noirâtre et décharné dont les yeux avaient disparu dans la profondeur des orbites vides. C'était un abbé, à la mitre décolorée que soulevait une grosse touffe de cheveux grisonnants. Une croix pectorale en diamants pendue à un rang d'émeraudes s'étalait sur sa poitrine. Hiératique et renfrogné, dans la pose du *Voltaire* de Houdon, il allongeait sur les bras d'un fauteuil deux mains gantées de mauve, dont la poussée des ongles avait déchiré le tissu. Un peu penché en avant, on aurait cru qu'il tentait, mais en vain, de se mettre debout. Son visage portait la patine des ténèbres perpétuelles. Malgré les aromates, les narines commençaient à se craqueler et montraient, sous la chair exsangue, la lamelle blanchâtre du cartilage...

Les émeraudes rutilaient. Conchita écouta leur appel et, avec des pauses de sœur de charité et des ruses de cambrioleur, voulut s'en emparer. Le collier ne touchait plus les épaules rigides où une dalmatique aux ors oxydés s'effiloçait par places; les deux mains de Conchita le tenaient en l'air. Il n'y avait plus qu'à l'enlever. Mais voici que, derrière la nuque, quelque chose l'accrocha. Conchita, apeurée, imprima aux gemmes des saccades brusques et, ensuite, fermant les yeux, tira, tira de toutes ses forces. Alors... qui pourra jamais décrire ce qui arriva ?

Cet abbé figé par la mort et par le temps, lui qui n'avait plus, pour toute arme terrestre, que le poids de son corps, vacilla une seconde et fonça la tête en avant. Conchita le reçut en pleine poitrine et faillit tomber à la renverse. Elle lança un cri perçant et lâcha prise. Le cadavre avait roulé sur le sol sans que ses mains eussent souffleté la profanatrice.

Les dents de Conchita claquaient, ses yeux roulaient tout blancs comme ceux du cerf aux abois. Elle cria à perdre haleine d'une voix rauque. Une nouvelle rangée de fauteuils avait surgi : des moines silencieux qui formaient un effrayant chapitre où chacun avait déjà dit son dernier mot. Ils semblaient accourir au secours de leur abbé outragé. La perspective du caveau se fit, aux yeux de Conchita, plus lointaine. Mille faces aux narines rongées émergèrent de l'ombre, des poings crispés se tendirent vers elle en un tumulte angoissant.

Elle appela :

— Au secours ! Alvaro...

Mille feux follets criblèrent les parois du souterrain. Elle recula. Et puis, hurlant et gémissant, cependant que des mots incohérents s'échappaient de sa

bouche, elle puisa, dans son tablier, ciboires, calices et burettes. Et, par à-coups, comme un lanceur de javelot cerné, elle attaqua ces fantômes.

— Tiens, attrape, moine cagneux... Paf!... l'évêque sans mâchoires. Boum ! Boum !

Les projectiles tombaient, tantôt sourds, tantôt métalliques selon le point de leur chute. Un à un, tous les moines furent renversés comme dans un jeu de quilles. Un rire crispant couvrait le bruit de chaque coup heureux.

— Bandits ! bandits ! laquais d'Elisabeth... arrière ! Vive Marie Stuart !...

Grimaçante, haletante, pareille à une poissarde déchaînée par un jour de révolte, son bonnet phrygien de travers, elle combattit jusqu'à épuiser le contenu de son tablier.

Il ne lui resta plus qu'un calice, tout en or massif, celui-là, lourd et rond comme un boulet de galérien. Elle le balança gauchement, car son œil venait de découvrir, sous un baldaquin à demi affaissé, un petit moine recroquevillé comme un singe en tapinois. On ne distinguait que son visage violacé dont les lèvres disparues dessinaient un sourire blanc, toutes dents dehors.

Conchita allait l'assommer. Mais elle dut reculer. Une force étrange ramenait son corps en arrière. Elle hurla plus fort :

— Bandits ! Arrière ! Je suis Marie Stuart !

Elle lutta. Ce fut en vain. La puissante poigne ne la lâchait plus. Elle se débattit quelques instants encore et puis tomba sur le dos. La lumière s'éteignit. On n'entendit plus que le bruit d'un corps traîné et des heurts métalliques contre la pierre...

Don Alvaro, arc-bouté, les yeux hors de la tête, avec des hants douloureux, enroulait la corde, autour d'un pilier comme autour d'un cabestan. Son visage ruisselait de sueur.

A bout de patience, à peine avait-il perçu de légères oscillations dans la corde qu'il avait tiré, comme le pêcheur de l'Evangile, sa nasse, le jour de la pêche miraculeuse.

Il cria :

— C'est toi ?

Sans un mot, hagarde, une écume sanguinolente aux lèvres, Conchita, sortit hors de la cheminée et fixa son mari, d'un air sombre.

— Concha !... Concha !... Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna-t-il.

— Regardez... Des perles... de l'or...

— Ah ! la chance... Voici notre heure... Enfin !...

— La chance ?... Imbécile !... Ah ! ah !

Et elle se mit à rire, à rire comme une folle. Don Alvaro l'imita tout heureux de la retrouver saine et sauve, après l'horrible attente. Et tous deux s'en donnèrent à cœur joie.

— Ah ! Ah ! Ah !...

Conchita se tut la première, puis ricana avec des grincements de dents.

— Allons, raconte-moi... lui dit-il...

Elle n'eut pas l'air de comprendre et le regarda d'un air absent. Il crut qu'elle mettait de l'ordre dans son esprit, tâchant de bien se rappeler avant de commencer son récit.

— Jusqu'où es-tu descendue ? demanda-t-il.

Même silence.

— Mais c'est un vase d'or que tu tiens là. Est-il beau !... Et massif, il me semble... Passe-le-moi, voyons, que je le regarde de plus près...

Et don Alvaro allongea la main. Conchita recula aussitôt en faisant la moue, et, tout à coup, son bras se détendit comme un ressort. Le ciboire lancé avec force frôla la tête de son mari et alla se perdre au fond du patio obscur avec des tintements sonores. Une aumône à la nuit...

— Ha ! ha ! tu n'en avais pas assez, cria-t-elle... Il te fallait celui-là aussi... Voleur ! Je t'ai manqué... Tu aurais dû recevoir ça en plein front, comme les autres... Mais ce sera pour une autre fois, Monseigneur...

Don Alvaro n'en crut pas ses oreilles. Il risqua un mot doux, apaisant. Sa main tendue esquissa une caresse. Mais Conchita s'était réfugiée déjà au haut d'une stalle, avec des bonds de cabri et des grimaces de petite fille mal élevée.

— Conchita... voyons... as-tu peur de moi ?

— Hou ! Monseigneur... A-t-on jamais vu l'amour au couvent des Bethlémites ?... Le pape le saurait... Et alors ?... Quelle pénitence ! Quelle pénitence !...

Les enfants, réveillés en sursaut, se pelotonnèrent sous leurs couvertures tout effrayés. Ils n'avaient plus reconnu la voix de leur mère. Don Alvaro, atterré, regarda sa femme. Son pauvre visage eut de brusques contractions, et puis des larmes coulèrent tout le long de ses joues.

L'horloge de la cathédrale sonna l'heure, une de ces heures tardives qui, à l'approche de la lumière, semblent s'enfuir de porte en porte, grelottantes et éblouies.

Un angoissant silence se fit dans la salle. Le patio s'éclaira faiblement. Du haut de la stalle, la voix de Conchita, méconnaissable, éraillée, psalmodia :

— *Ave Maria, gratia plena...*

D'un geste saccadé, elle égrena le collier comme un rosaire. Et les perles, entre ses doigts, semblèrent fleurir comme fleurissent les boutons de rose aux premières clartés d'une aube d'octobre — le joli mois.

FIN

## LES LIVRES NOUVEAUX

*Les Grandes Légendes de la mer : l'île de la Tortue.*

L'histoire des marins se joint à l'histoire des conquérants dans la jolie collection « la Grande légende de la mer » que publie « La Renaissance du Livre » et qui nous a déjà donné : *le Radeau de la Méduse*, par M. Auguste Bailly ; *Jean Bart*, par M. Henri Malo ; *les Prouesses du bailli de Suffren*, par M. Georges Lecomte, de l'Académie française ; *le Breton Yves de Kerguelen*, par M. Auguste Dupouy (chaque vol. : 15 fr.). D'autres livres récents viennent d'enrichir cette série déjà très substantielle de l'histoire maritime. Et c'est d'abord, sous la signature autorisée de M. Funck-Brentano, l'histoire vraiment passionnante de cette *Île de la Tortue* qui eut son temps de grande célébrité. L'île de la Tortue, pour qui des Français se battirent et dont ils réclamèrent la possession alors qu'elle semblait encore une propriété chimérique, aida à la fondation de la florissante Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti) et à l'établissement du langage que l'on y parle encore.

À l'origine, et dix ans après le débarquement de Christophe Colomb, les doux et confiants naturels de Saint-Domingue s'étaient vus décimés par la terrible conquête espagnole que M. Funck-Brentano évoque en un raccourci saisissant. Les malheureux survivants souhaitèrent eux-mêmes l'anéantissement de la race torturée. Le malheureux pays, dépeuplé de ses habitants, dépouillé de sa culture, fut, en pleine régression, envahi par les bois et les savanes où pullulèrent les bœufs sauvages et les cochons marrons qui, plus tard, seront les moyens d'existence des boucaniers français de l'île de la Tortue.

Avant leur arrivée, les Espagnols, suivis des Portugais, s'étaient installés partout en conquérants dans le Nouveau Monde, le pape Alexandre VI, dans sa bulle du 4 mai 1493, ayant tout simplement décrété que toute terre n'appartenant à aucune puissance à la Noël précédente se partagerait à l'avenir entre le Portugal et l'Espagne. Munis de ce « droit de propriété », Espagnols et Portugais ne souffrirent aucun navigateur étranger autour de leurs fraîches conquêtes. Esclavage, exécutions, confiscation des cargaisons et des navires, voilà ce dont était menacé, dans ces terres neuves, ce qui n'était ni espagnol ni portugais. Mais, comme bien on pense, ces partages arbitraires ne pouvaient être admis sérieusement, et François I<sup>er</sup>, en termes énergiques, donnait aux capitaines et aux armateurs français l'autorisation de conquérir contre une telle usurpation toute la liberté du commerce en Amérique.

Ces autorisations royales ou « lettres de marque » créaient les corsaires, lesquels, pour les croisières fameuses de leurs annales, eurent comme repaire, aux Antilles, l'île de la Tortue, objet de ce récit.

Les Français de la Tortue vécurent d'abord de leurs chasses dans les terres redevenues sauvages de Saint-Domingue. Chasseurs, boucaniers, aux mœurs pittoresques, vivaient sous un code à eux : « la coutume de la côte », et le gouverneur même de l'île devait en tenir compte. Ces frères de la côte pratiquaient un communisme dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant les pages que leur consacre M. Funck-Brentano. De cette Tortue — sur le rocher inaccessible de laquelle on plante un fort immense, on entasse défenses et vivres et l'on organise toute la protection des butins qui grandissent — les colons progressent, tandis que corsaires et flibustiers courent aux caravelles chargées de pierreries, de

lingots, d'esclaves, de ces produits des îles facilement négociables dont on se partage rigoureusement le montant, sans omettre le dixième à M. le Gouverneur.

L'histoire de chacun des chefs d'aventures, l'histoire de chacun des gouverneurs de l'île en ces temps héroïques, semble une page de légende tour à tour sublime et sanglante. Ces hommes rudes, intrépides, indomptables étaient alors les seuls adversaires capables de mettre en échec tous ceux qui jalouaient au delà des mers nos essais de colonisation ! Grâce aux glorieux efforts des compagnons de l'île de la Tortue, la protection des établissements français était assurée à Saint-Domingue, d'abord, et dans plusieurs autres points d'appui ensuite. Les Indes françaises, les Antilles françaises étaient fondées, se maintenaient et comptaient désormais avec les nations rivales. Mais pourquoi les pays, comme les êtres humains, suivent-ils parfois une marche identique de progression, puis de recul, l'épanouissement étant comme l'annonciateur de la mort ? Parce que souvent, sans doute, les gouvernements négligent le facteur psychologique des nécessités individuelles. Louis XIV, en pleine gloire, aide à l'établissement des fermes qui ruinent les plantations de tabac. Les habitants de la Tortue émigrent, les flibustiers « doivent », par ordre royal, se transformer en colons dans des conditions impossibles. Le gouverneur de l'île en appelle à Versailles, qui tance sur des problèmes dont il ignore tout. La flibuste anéantie, la guerre se rallume avec l'Angleterre et la route est libre pour l'ennemi. Les traités qu'on signe en Europe entre France et Espagne ne peuvent effacer d'un trait de plume les luttes séculaires des Antilles. En 1711, le comte de Choiseul-Beaupré, gouverneur de la Tortue, se rendant en France pour y éclaircir les affaires du Nouveau Monde, meurt à bord de son navire attaqué par l'Anglais. Avec lui disparaît tout espoir de renaissance de cette flibuste fameuse de Saint-Domingue. Ses débris deviendront la piraterie de haute mer dont l'histoire est ailleurs et contre laquelle la marine française devra sévèrement agir.

L'île de la Tortue, première conquête française, retraite des flibustiers pendant quarante ans, base indiscutable et précieuse, théâtre de faits prodigieux, n'est plus, au dix-huitième siècle, qu'un îlot négligé, délaissé, abandonné. Et, pourtant, quelle dette envers ces héros d'aventures qui portèrent notre langue en des lieux où elle vit encore ! Il était heureux qu'un écrivain de la qualité de M. Funck-Brentano arrachât le voile qui enrobait d'oubli ces heures d'audace et de gloire avec leurs farouches animateurs. Grâce à la plume chaleureuse de l'écrivain, la flibuste renaît, puisqu'on la retrouve vigoureuse, créatrice et toute frémissante d'action en un beau livre.

\* \*

*La vie des Hommes illustres.*

Il nous est né beaucoup de Plutarques depuis quelque dix ans et beaucoup trop sans doute pour que leurs noms et leurs écrits vivent pendant des siècles. Mais, parmi les livres de très inégale valeur dont se composent les présentes séries d'histoire plus ou moins romancée et qui comptent bien des « travaux d'édition » faits en hâte et sur commande, il est quelques œuvres estimables qui prennent un intérêt certain de vulgarisation.

Voici par exemple, sous la signature de M. Marcel Brion, une *Vie d'Attila* (N. R. F., 12 fr.). Que sait-on, dans le grand public, d'Attila ? La légende, mêlée, avec plus ou moins de lyrisme, au conte mystique de Geneviève de Paris. Or, la légende d'Attila, comme toutes

les légendes, a déformé une image à la vérité étonnante, car la vie du roi des Huns rejoint, dans la réalité, les plus extraordinaires fictions. M. Marcel Brion a regroupé dans son livre les éléments d'histoire qui peuvent suffire à reconstituer cette épopée quasi fabuleuse, ce roman d'aventures vraies.

Au temps d'Attila, lequel fut élevé à Rome, l'empire romain chancelle, ruiné par sa cupidité, son orgueil et sa faiblesse. Les migrations de peuples modifient à chaque instant la géographie politique du continent. Chassés par les tribus asiatiques, les Slaves et les Germains refluent et envahissent l'empire. Rome et Constantinople tremblent devant la terrible menace des Huns dès qu'un homme réunissant sous son poing les forces éparses des hordes mongoles les lance contre le monde latin. Une puissante figure de chef : Attila. Un diplomate encore plus qu'un guerrier, la ruse et la patience asiatiques, un immense rêve d'empire du monde, le génie du conducteur de masses, l'audace des longs projets font du roi hun, nous dit M. Marcel Brion, le plus grand homme d'Etat de son temps, peut-être un précurseur lointain de Pierre le Grand et un tragique animateur de ce bloc slavo-germano-asiatique que voulait Lénine.

Après celui que les peuples terrifiés nommèrent le « fléau de Dieu », voici l'élu de Dieu : *Saint Louis*. La vie très aventureuse du fils pieux et du lucide élève de Blanche de Castille est évoquée par M. Jacques Boulenger, l'exégète ravi des romans de la Table Ronde (N. R. F., 12 fr.). M. Jacques Boulenger, s'il reconnaît que Louis IX fut bien un saint d'une grâce charmante, démontre, comme il convenait, que ce souverain n'oublia jamais qu'il était roi de France. Ainsi n'a-t-il jamais hésité à faire passer, non point les intérêts de Dieu, mais ceux du pape et de tous les clercs après les intérêts du royaume. Ce saint roi était, en somme, anticlérical, conclut son actuel biographe. Et comme chacun dans la chrétienté, les peuples comme les hommes, se fait à sa justice, il fut le grand juge et l'arbitre de l'Occident.

Les contemporains de Louis IX nous renseignent abondamment sur le saint roi. L'auteur n'avait qu'à puiser aux sources, qui sont nombreuses, et, comme il laisse le plus souvent possible parler les chroniqueurs, le livre de M. Jacques Boulenger prend lui-même le charme et la vie d'une chronique ancienne.

Passons des siècles. *La Vie de Cromwell*, par le poète et dramaturge anglais John Drinkwater, est traduite par M. Roger Gaucheron (N. R. F., 12 fr.). Le Cromwell qui nous est ici présenté est un Cromwell nouveau, bien différent de l'« hypocrite raffiné » de Bossuet ou de l'« être complexe, hétérogène, multiple » dépeint par Hugo. On discutera peut-être une explication qui heurte sur bien des points les idées communément admises, mais on ne saurait contester l'intérêt et l'originalité du portrait dessiné par John Drinkwater.

Le livre s'ouvre par un tableau de l'Angleterre élisabéthaine, un exposé des grands courants de la pensée politique et religieuse sous Jacques et Charles I<sup>er</sup>. Puis l'auteur retrace l'enfance du futur protecteur. Il décrit l'existence paisible et effacée de propriétaire campagnard qu'il mènera jusqu'à la quarantaine à Huntingdon, son pays natal, à Saint-Ives et à Ely. Cependant, Olivier siège au Parlement, et ses convictions puritaines s'affirment dans l'atmosphère tumultueuse de Westminster. Quand la rupture éclate entre les Communes et le roi,

il passe à l'action qui le rendra maître de l'Angleterre, mais ne lui donnera point ce trône qu'il a brisé et il s'usera trop complètement, dans une lutte multiple, pour que son œuvre demeure.

Une *Vie de Saint-Just* nous est donnée par M. Emmanuel Haegerter, qui met dans son livre des accents d'apologie (N. R. F., 12 fr.). Selon son biographe d'aujourd'hui, Saint-Just aurait été le plus calomnié, le plus déformé, le plus incompris des grands révolutionnaires. Beaucoup persistent à voir en Saint-Just un monomane de l'échafaud, un idéologue aux mains rouges. Légende, répond M. Haegerter. Et il nous montre un jeune homme grave, ardent, qui se voua aux idées avec la ferveur et l'abnégation d'un ascète, le défenseur austère de la Révolution, le défenseur acharné de l'unité nationale, le rédacteur de la Déclaration des Droits de l'Homme, implacable sans doute, mais lorsqu'il s'agissait de sauver la France et la Révolution. Il exigeait des vies, mais il donnait la sienne. S'il eût vécu, Bonaparte n'aurait point fait Brumaire. Mais la dictature de Saint-Just eût-elle mieux valu pour la France que celle de Napoléon ?

Une *Vie de Gracchus Babeuf*, de M<sup>me</sup> Ilya Ehrenbourg, est traduite par M<sup>me</sup> Madeleine Etard. Si Saint-Just est, selon M. Haegerter, le plus incompris des hommes de la Révolution, Gracchus Babeuf, d'après sa biographe russe, en serait le personnage le moins connu. Le livre de M<sup>me</sup> Ilya Ehrenbourg évoque cette première entrée dans l'histoire du prolétariat français, qu'on a appelée « la Conjuration des égaux ». L'auteur, qui fut témoin de la révolution russe, a déchiffré à sa manière et selon les images slaves qu'elle eut sous les yeux la vie et la psychologie de notre époque révolutionnaire.

\* \* \*

#### Études et documents littéraires.

La *Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau*, collectionnée, annotée et commentée par Théophile Doufour et publiée par M. Pierre-Paul Plan, prend l'importance d'un véritable monument documentaire, indispensable à l'étude de l'histoire littéraire et de la société du dix-huitième siècle.

Les lettres groupées dans le tome XII, récemment paru (A. Colin, édit., 40 fr.), nous montrent les tribulations du philosophe pendant l'automne de 1764 et le commencement de l'hiver suivant. Il vient de faire paraître les *Lettres écrites de la montagne* et ses concitoyens de Genève recommencent plus que jamais à l'accabler d'opprobre. Profitant de la circonstance, Voltaire fait imprimer une brochure diabolique, *Sentiment des citoyens*, où il contrefait le style pastoral du pasteur Jacob Vernes. Jean-Jacques Rousseau y est représenté comme un scélérat, ayant entraîné dans son existence innommable une malheureuse dont il aurait fait mourir la mère. Rousseau, trompé par le « style pastoral », pense que l'auteur du libelle est réellement le pasteur Vernes, et il en résulte entre eux deux une pénible correspondance.

On trouvera dans ce volume, qui est illustré, comme les précédents, de six planches hors texte, une cinquantaine de lettres inédites et une dizaine qui le sont partiellement. En appendice se trouve reproduit le facsimilé du tirage original du *Sentiment des citoyens* d'après un exemplaire annoté de la main de Rousseau.